

1947

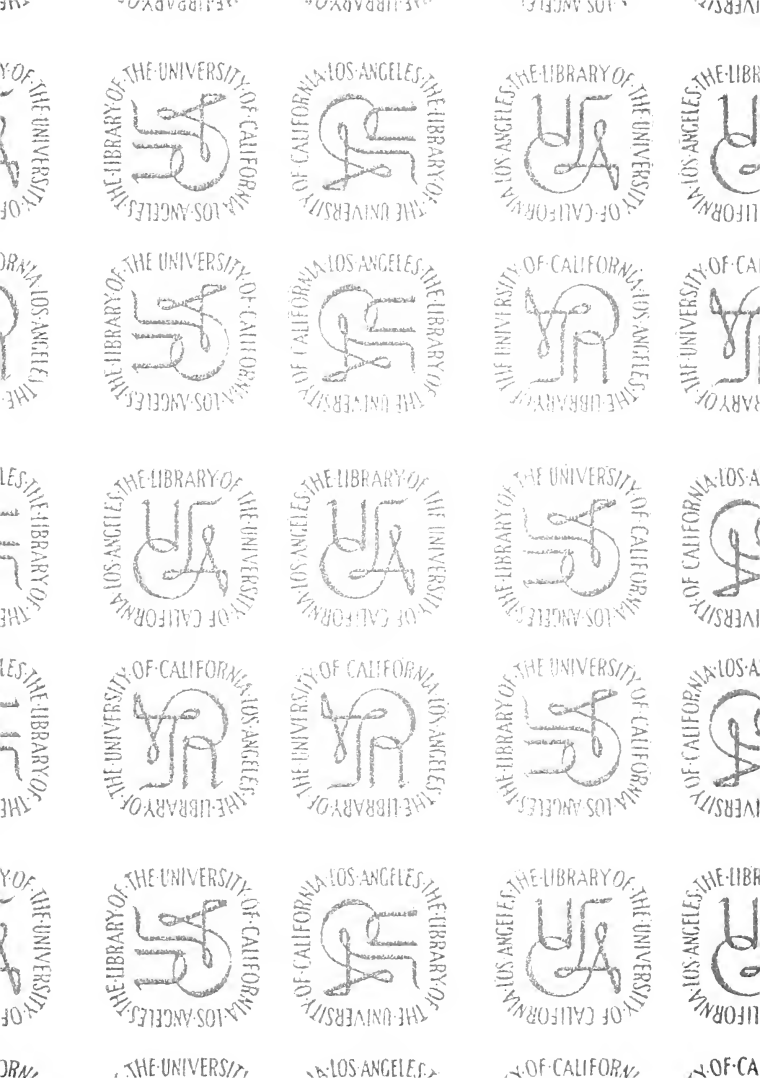
1948

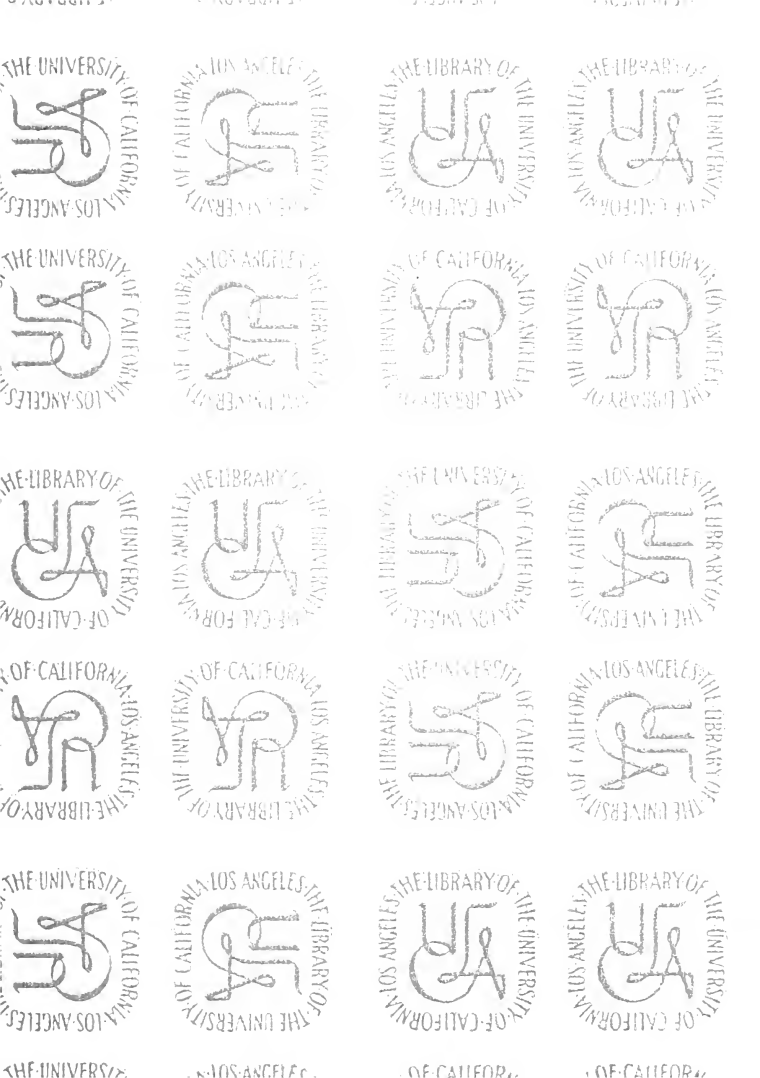
1949

1950

1951

1952





JEAN AJALBERT

Voyage de Guerre

1916

HUIT ILLUSTRATIONS DONT UNE HORS-TEXTE, PAR J. DE LA
NÉZIÈRE ET VINGT-DEUX FLEURONS ET CULS-DE-LAMPE,
D'APRÈS DES MOTIFS ORNEMENTAUX MAROCAINS

ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43

PARIS

1917

CINQUIÈME ÉDITION



\$ 6-

ouvrage ne faisant plus
partie de la Bibliothèque
de l'A.F.A.O



H V
13

LE
MAROC SANS LES BOCHES

DU MÊME AUTEUR

FEMMES ET PAYSAGES (vers).....	
LE P'TIT.....	
EN AMOUR.....	
LA TOURNÉE.....	
SAO VAN DI.....	
RAFFIN-SU-SU.....	
LE CŒUR GROS.....	
CELLES QUI PASSENT.....	
MAITRE LACOMBASSE.....	
BAS DE SOIE ET PIEDS NUS.....	
L'Auvergne.....	
VEILLÉES D'Auvergne.....	
NOTES SUR BERLIN.....	
L'INDOCHINE EN PÉRIL.....	
LES DESTINÉES DE L'INDOCHINE.....	
LES NUAGES SUR L'INDOCHINE.....	
UNE ENQUÊTE SUR LES DROITS DE L'ARTISTE.....	
LA MALMAISON.....	
LA FILLE ELISA (4 actes, tirés du roman d'E. de Goncourt).....	
DANS PARIS LA GRAND'VILLE.....	
L'AVIATION AU-DESSUS DE TOUT.....	
COMMENT GLORIFIER LES MORTS POUR LA PATRIE..	
L'HEURE DE L'ITALIE (voyage de guerre, 1916)..	



J. DE LA NÉZIÈRE

Le petit prince Mouley Idris se rendant à la mosquée

Octobre 1916

JEAN AJALBERT

LE MAROC

SANS

LES BOCHES

Voyage de Guerre

1916

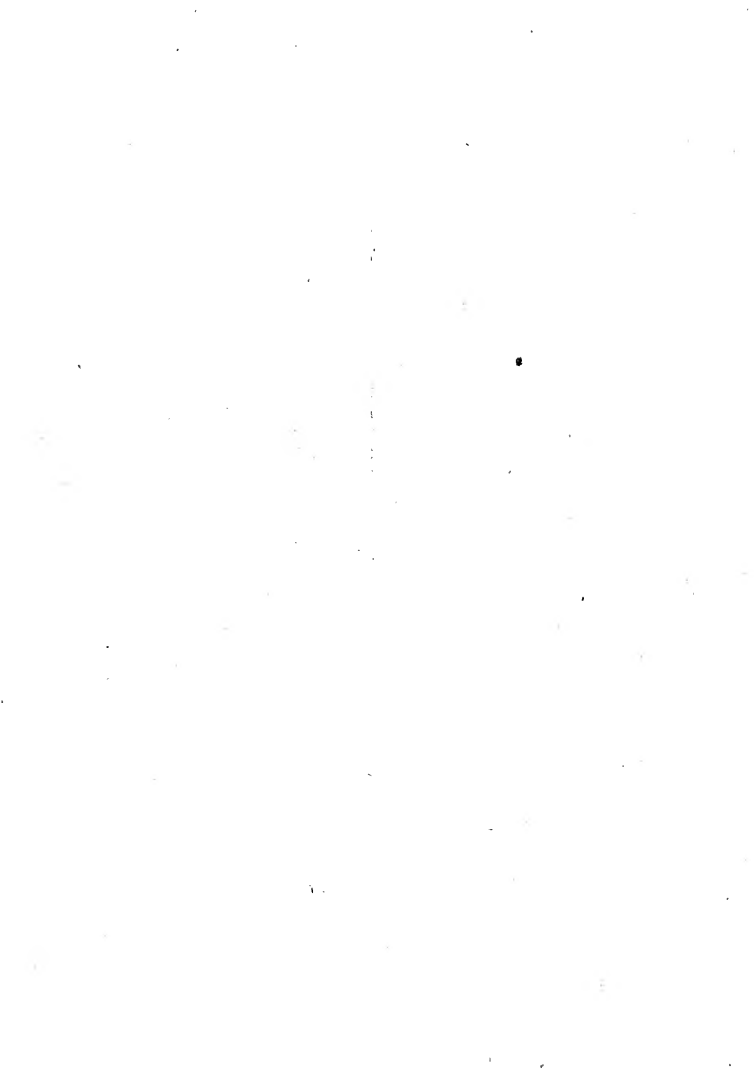
HUIT ILLUSTRATIONS, DONT UNE HORS-TEXTE, PAR J. DE LA
NÉZIÈRE ET VINGT-DEUX FLEURONS ET CULS-DE-LAMPE,
D'APRÈS DES MOTIFS ORNEMENTAUX MAROCAINS



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME, 43
PARIS

1917



STACK
ANNEX

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*35 exemplaires imprimés sur vergé blanc d'Arches, numérotés de
1 à 35 et paraphés par l'auteur.*

EXEMPLAIRE N^o





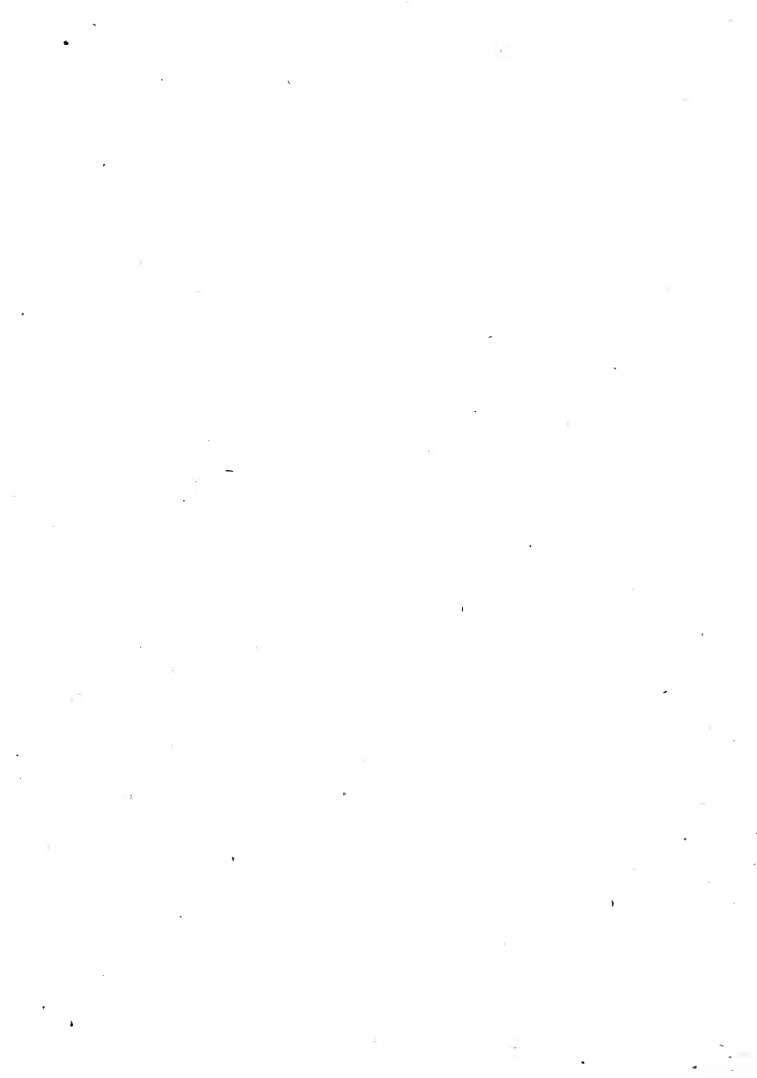
A J. BÉDAT

MON COMPAGNON DE BLED EN AVRIL 1914

Affectueux souvenirs.

J. A.,







I

LE MAROC A TENU...

C'EST LA GUERRE. — LES MENÉES ALLEMANDES.

— LES PÈLERINS POUR FEZ. — CASABLANCA
CONTINUE. — LE GÉNÉRAL LYAUTEY.

C'est la guerre, ici, aussi...

Mais on pourrait ne pas s'en apercevoir.

Notre front marocain n'est pas loin que de Paris. Il l'est encore de nos rivages brisants de l'Atlantique ; il l'est même des capitales chérifiennes, où notre emprise ne date que d'hier. Les nomades qui paissent leurs troupeaux par le bled désertique, non plus

que le marchand des souks sédentaires, ou le voyageur européen gâté des routes neuves, ne connaissent le travail de nos armes aux confins des zones rebelles.

Cette paix incroyable du Moghreb soumis ne s'est pas maintenue évidemment toute seule. Il a fallu le génie étincelant d'un chef, avec l'héroïsme accru des effectifs diminués par notre mobilisation occidentale. Guerre ingrate, aux sacrifices ignorés, dans l'usure du climat farouche, avec des ennemis incessants, relevés, étayés de l'or inépuisable, de la propagande agile et variée de l'Allemagne (1).

(1) Dès la mobilisation de 1914, un projet de débarquement d'armes et d'instructeurs tenta de se réaliser, en galvanisant le mouvement mahdiste de 1912. Des foyers d'insurrection s'embrasent, aux confins de notre Protectorat, avec Raïssouli, Abd-el-Malek, Moha ou Hammou, Amaouch, — cependant que Moulâï Ahmed el Hiba, pour reprendre la campagne, attend les subsides et le matériel d'un débarquement trop escompté. Le U. C. 20 apparaît bien, fin 1915, mais pour chavirer à la barre de la côte inhospitalière, et repartir ne laissant qu'un radeau, avec quelques fusils, capturé par un de nos chalutiers.

C'est la guerre...

Cependant, nous n'allons parler que de fêtes, des fêtes de l'Aïd-el-Kébir, la grande fête, la naissance du Prophète, commémorée, cette année, précisément, avec un faste inaccoutumé, avec un nombre inconnu des plus grands sultans du passé...

Dès Tanger, c'est la rumeur du pèlerinage, en route pour Casablanca ; une dizaine de personnages considérables, dont la hauteesse se marque tout de suite par le respect de l'entourage et de la suite, par la blancheur neigeuse des vêtements, par de nobles attitudes, par de beaux visages ; ils attendent, sur l'étroite jetée, assis parmi les malles et les sacs, impassibles dans la bousculade et les cris des porteurs et des bateliers. Leurs faces fermées ne s'entr'ouvrent qu'aux salutations et aux souhaits du départ, dans le geste de la main portée aux lèvres.

On embarque au large, par les barcasses rudement secouées à l'échelle du paquebot, où il faut toute une gymnastique pour se hisser à la coupée, obstruée de colis et de gens, à la seule lueur d'un falot ; le costume traditionnel ne se prête guère à cette escalade sportive ; nos compagnons musulmans montent et s'engouffrent comme des ballots énormes, sous les toiles blanchâtres. Le dîner était achevé. On dresse un court service pour les nouveaux arrivants. Après l'Espagne, Algésiras, Gibraltar, Tanger, on respire une grosse bouffée de France ; au salon, se succèdent les refrains populaires :

Si tu veux faire mon bonheur

Marguerite, Marguerite

Si tu veux faire mon bonheur

Marguerite,

Prête-moi ton cœur.

Des officiers amochés aux tranchées, des Africains de carrière, qui reviennent à leurs postes anciens.

Mais les couplets de music-hall se taisent.

Un chant arabe s'égrène, accompagné au piano.

Allongé sur une banquette de la salle à manger, à défaut de couchettes dans les cabines, je m'assoupis à ce concert bizarre, sans doute parodique. Mais pas du tout. Ce sont les graves pèlerins, mêlés à nos compatriotes, qui frappent des mains, soutiennent en chœur l'un des leurs, installé au clavier ; longtemps, les mélopées millénaires du Moghreb vont alterner avec les actualités de Paris, nos jeunes gens plaquant en sourdine, sur les Allah y allah, la ritournelle de confiance :

« On les aura... »

La nuit a été furieusement houleuse.

Pourra-t-on débarquer ? J'en suis à des souvenirs d'avril 1914, où c'était à dos d'homme, qu'après la descente par panier

dans le canot qui ne pouvait aborder, on était déchargé sur le difficile rivage. Désormais, il accoste au quai de la petite darse, et l'entrée à Casablanca gagne en commodité ce qui s'est perdu d'un pittoresque peu regrettable. D'ailleurs, il en reste; le panier, d'équinoxe n'est pas remisé. Il convient d'attendre l'achèvement du port, dont les travaux sont fatalement ralentis.

La guerre ! J'imaginai que Casablanca devait avoir été « arrêtée » du coup. Or « la bâtisse » continue. Les grands travaux du Protectorat se poursuivent, dans leur programme d'ensemble, et voici des immeubles privés qui se sont édifiés, de grands magasins, de vastes entreprises; des orchestres résonnent aux estrades des cafés... Un théâtre fonctionne, avec des artistes qu'aucune « tournée » n'aurait amenés, — recrutés parmi les territoriaux; dans ces régiments, des éléments précieux de colonisation se sont rencontrés : ingénieurs, professeurs, agriculteurs, commerçants, peintres, savants, de sûres compétences, que l'on a su utiliser tout de suite.

La ville indigène, où s'était incrustée d'abord notre occupation, étouffe dans son enceinte murée.

Dès ses portes, la ville européenne s'amorce, se presse, puis s'étend dans une ordonnance logique pour l'avenir, suivant des plans qui tâchent à redresser les improvisations du début.

Casablanca — dont nous ne savons guère le nom que depuis 1907-1908 ! Aujourd'hui, une ville, dans toute sa fièvre de croissance, où la vie circule abondamment, avec son chemin de fer, ses sociétés de transports automobiles, qui a eu son exposition, au printemps, sous les communiqués de Verdun !

Quelle rancœur, pour la préparation allemande, que cette sérénité infrangible du Maroc ! Avec le grouillant espionnage, des douros et des radios sensationnels, on allait

rallumer les tribus mal éteintes, précipiter les convoitises, fabriquer des prétendants, provoquer les massacres, jeter les roumis à la mer. Et c'était l'Islam à feu et à sang, dans le vertige de la guerre sainte...

Mais notre installation n'était pas que de façade.

Pendant que nous tremblions pour la jeune conquête, à laquelle il fallait reprendre les plus vigoureux de ses effectifs, le général Lyautey, à la lueur des faits, prouvait la solidité indubitable de l'œuvre.

Il a tenu, et maintenu, — et davantage... Se replier, il n'y a même pas songé. L'immobilité ? C'était un aveu d'impuissance, autant que la retraite. Il fallait aller de l'avant, et la maîtrise de l'exécution a suivi la netteté de la conception.

J'ai décoré le mur nu de mon logis de fortune d'une carte qui vient de paraître, où s'inscrivent les étapes de notre occupation de 1907 jusqu'au 1^{er} octobre 1916. Partout la zone d'influence a été portée plus avant. Au prix de quelles fatigues, de quels

dangers, — et non sans pertes ! évidemment !

C'est la guerre, ici, aussi !...

Mais, le poète arabe l'a dit : « Quiconque ne défend pas les armes à la main l'approche de la citerne qui lui appartient finit par la voir détruire ». Et le général connaît son Afrique. Il l'a manœuvrée d'une intelligence prompte à toutes les nécessités. Il a su garder la face. Aux indigènes, il a montré les Français imperturbables. Aurions-nous pu conserver une telle assurance dans le désordre ? Pourtant, quelqu'un des plus éminents de nos protégés l'interrogeait sur la guerre d'Europe :

— La guerre d'Europe ? Aucune importance, fit le général...

L'autre n'en revenait pas.

Mais la voix du général a tremblé ; ses yeux se sont voilés ; il tournait et retournait sa phrase terriblement émouvante.

La guerre d'Europe, la guerre de France, dont il n'était pas, lui !...

Certes, il écrit ici une page définitive d'histoire. Quel lot de gloire n'aura pas été le sien, de fixer, d'une main sûre, les destinées de notre empire oriental, au moment où elles pouvaient glisser à l'abîme... Quelle place, au cortège de la victoire, pour celui qui nous aura sauvé le Maroc !

Tout de même, de quel accent rauque et brisé, le soldat de cette guerre d'exil, de l'Atlantique à l'Atlas, laissait tomber ces mots nostalgiques :

— « La guerre d'Europe ⁽¹⁾ ! »

⁽¹⁾ *Quelques semaines après, le général était appelé au ministère de la Guerre, où son passage fut marqué par les vues les plus claires et les décisions les plus nettes. Seuls, les jeux de la politique et les incidents de tribune décidèrent de sa brusque retraite.*





II

DE CASABLANCA A FEZ

CARAVANES ET CONVOIS. — LA GUERRE EN
BEAUTÉ. — RABAT SAUVÉ « DES INDI-
GÈNES » ET « DU GÉNIE ». — TOUT VA
BIEN. — AUX PORTES DE FEZ. — PRE-
MIÈRE NUIT AU DAR BEN DAUD.

*Il faut gagner Fez, par Rabat, pour l'Aïd-
el-Kébir, la grande fête...*

*Fez, où je n'ai pu atteindre, en 1914,
par les pistes embrouillées, la région dou-
teuse. Maintenant, on peut choisir le rail ou
la route.*

De Casablanca à Rabat, services d'autos biquotidiens, en trois heures pour cent kilomètres.

La route s'élançe à travers la solitude du bled, l'immensité nue, où s'effare d'abord l'œil européen.

De temps en temps, à l'anneau de l'horizon, éclôt un point sombre : puis, c'est le surgissement fantastique d'une file grise dans un tourbillon de poussière, une caravane de gens et de bêtes qui se précise, de bédouins à cheval, à âne, à mulet, à pied, poussant un bétail rouge, des chameaux surchargés de paquets ou portant les femmes, tout enveloppées comme les ballots, — et la troupe passe, décroît, s'efface... Où cela va-t-il, et venant d'où? par ces étendues sans arbres, sans herbe, sans eau, rien que des panoplies de palmiers nains, hérissant leurs lames courtes, plantées dans la terre caillouteuse, comme râclée jusqu'aux vertèbres !

Quel cataclysme, quelle invasion chassent

cette humanité primitive comme des grains de sable au vent de l'immensité jaune ?

Or, le sol se fend, soudain, et l'oued miraculeux roule sa nappe imprévue, et voici quelques pâturages, des tentes, une halte de la vie nomade, de la vie pastorale de la genèse du monde. Nous traversons le bled à la sécheresse. Tombe la goutte bienfaisante, et le désert va refleurir et reverdir, et la moisson enchanter les espaces vides, sans la moindre culture...

Les caravanes se succèdent, brèves ou s'allongeant, — la tribu éternellement en marche, avec ses bœufs, ses chèvres, ses moutons, ses moutons qui n'iront pas très loin par cet octobre fatidique.

Ils sont au programme de l'Aïd-el-Kébir, de la grande fête.

Le sacrifice du mouton, à Fez, par le Sultan, sera le signal d'une boucherie unanime pour toute la péninsule arabe.

Il faudrait être un fellah, bien abandonné du Prophète, pour ne pas arracher sa part de mechui...

Allah est grand !

Ce n'est pas le vieux Dieu du Kaiser qui assure telle ripaille à ses Teutons ! Les sujets de Moulay-Youssef ne connaissent pas « les jours sans viande », ni les « cartes » de graisse ou le pain des empires centraux...

Est-ce le mirage, — dont nous tourmentaient nos lectures d'enfance ? Une apparition toute vaporeuse, un entassement de cubes de neige, la superposition de blancheurs géométriques, aux angles émoussés dans la brume, comme les formes de corps dans l'amas de laines pâles. Non, c'est Rabat, à des kilomètres encore, comme un nuage, sans racines au sol...

La route se peuple, s'anime d'un mouvement de faubourg en va-et-vient du marché. Des convois français se mêlent aux files indigènes. Bientôt des constructions coloniales s'alignent, s'espacent, hors les murs. Nous franchissons Bab-el-Alou, d'où se développe

un boulevard claquant neuf, entre la mer et les murailles, avec des immeubles à étages, des magasins, des hôtels, des cafés dont l'un a pris pour enseigne : Tout va bien..., les services militaires, la Poste, l'Echo du Maroc, et, vis-à-vis, le vieux cimetière musulman, dont les pierres moussues d'or, comme du granit breton, dévalent jusqu'à la vague...

Rabat, — avec le Sultan, le Résident Général, — Rabat, — sauvé des indigènes qui le laissaient crouler en ruines, et de nous-mêmes...

Antiquités, beaux-arts, monuments historiques, ce n'est pas d'ordinaire la préoccupation essentielle de la pénétration européenne. Ce souci de préserver les merveilles naturelles ou artistiques de la civilisation maure fut parmi les directives initiales de la politique indigène du général Lyautey : c'est la guerre en beauté. On comprend les résultats, dans la population, de ce respect qui va des mo-

numents aux croyances, aux usages et n'est pas que dans les mots. Le général Lyautey s'est fait le conservateur intransigeant et raffiné de la couleur locale.

On n'a pas fait que préserver ce qui existe en créant des services appropriés; la surveillance esthétique s'exerce aussi sur les travaux neufs des villes indigènes. C'est encore un original triomphe que celui remporté sur les « Travaux publics » et le « Génie », aux formules sempiternelles, sous toutes les latitudes, — qu'il s'agisse de casernes, d'hôpitaux, d'écoles... Ç'a été une révolution que de vouloir de la variété, de l'agrément, du goût, pour les baraquements des soldats, les logis des officiers, les classes des enfants. Les plans ont dû s'harmoniser avec l'ambiance ; — les matériaux de la région utilisés autant que possible, dans les formes locales, les eaux jaillissant d'une vasque, les fleurs s'érigeant aux jardins dallés, une salle à manger qui n'est plus un morne réfectoire, font, de la maison de souffrance, un asile bienveillant, où le mal et le cafard doivent

s'amortir au charme des choses. Enfin, l'odieuse tôle ondulée a reculé : un fronton de quelques centimètres et la hideur de la toiture d'importation prend aspect de terrasse décorative.

Ainsi, le bâtiment utilitaire ne s'oppose pas, mais s'apparente aux architectures traditionnelles.

On ne se contente pas d'une impulsion platonique ; la réalisation suit, à Casablanca, à Marrakech, à Fez. C'est à Rabat qu'elle se projette le plus aux regards des voyageurs hallucinés : Dix-neuf cent seize ? On classe les portes, les murailles, les tombeaux !

Des fouilles heureuses dégagent la casbah des Oudayas, la mosquée d'Hassan, tant de monuments dont s'engouera l'archéologie de demain.

D'autres inspections méthodiques découvrent les antiquités romaines, Volubilis.

Nous collectionnons tapis, cuirs, tissus d'autrefois, et un musée est créé pour aider

à restaurer les arts mineurs en décadence.

Quelle riposte à l'Allemand qui annonce notre écrasement, la défaite inéluctable ! Le Maroc regarde... La France vaincue ? avec ce général imperturbable, ces Français penchés en admiration sur une poterie, un bois de la bonne époque ! — qui achètent, qui paient, qui réparent, consolident, édifient, — qui encadrent l'Aïd-el-Kébir entre l'Exposition de Casablanca et la Foire de Fez ! Que de troubles et de sang, cette politique de l'esprit et du cœur, avec ce doigté prestigieux, aura épargnés à nos protégés comme à nous !

Comme dit l'autre sur sa boutique : « Tout va bien. »

De Rabat à Fez, la voie ferrée, — et la route, de plus en plus intrépide, qui fonce dans l'intérieur, droit au cœur du Moghreb, — 300 kilomètres que les autos dévorent en sept ou huit heures.



CHEMIN CREUX AUX ENVIRONS DE RABAT

Fez. — *jusqu'au XX^e siècle barrée aux Européens :*

« Le maître des chrétiens à l'hameçon... »

« Le maître des juifs à la broche... »
criait-on encore, il n'y a pas si longtemps, au passage du Roumi, escorté de crachats et d'injures.

Fez — *avec sa légende millénaire et son histoire d'hier : 1912, quatre ans à peine...*

Une curiosité est tendue en moi, dont je ne me croyais plus capable.

J'en ai tant vu de capitales fameuses — presque toutes — mais les connaissant d'avance. De Fez, seule peut-être, l'image n'est pas banalisée encore. Le nom n'évoque pas une physionomie tout de suite ; Fez pose encore une tâche de mystère dans l'univers bâti des hommes.

Nous nous insinuons par des cols, gravissons des pentes, contourrons des blocs montagneux, dévalons dans la plaine, où nous roulons longtemps, où l'ombre se trame, et tout d'un coup l'horizon est barré d'une falaise rouge, d'une ligne hostile, si haute par

les proportions, avec ces campements, ces tentes à ras du sol, ces files d'ânes, de piétons minuscules !

Est-ce le jour décoloré soudain, le vent fraîchi, la fatigue, cette muraille farouche qui ne laisse rien deviner de ce qu'elle cache et défend, sous le soleil saignant, dans la poussière flottante, suspendue, avec cette foule subite, incommensurable après les paysages désertiques, — qui se tasse et se resserre en un troupeau compact comme une eau pressée sous l'arche du pont de la porte, et des murs d'autres enceintes successives où la voiture doit stopper, définitivement ? Impossible de ne pas tituber sous la commotion, comme d'un saut fantastique à travers les siècles et les races.

Sans le compatriote qui nous attendait et nous guide, rien ne nous rattacherait au présent.

Où allons-nous par ces couloirs de ténèbres, enchevêtrés et tournants, ces murs sans portes ni fenêtres, qui sont les rues de la cité hermétique ?

Il faut s'aplatir, se rencoigner à chaque seconde aux « Balek, Balek » des conducteurs d'ânes et de mules, dont les couffes touchent de chaque côté ; notre guide s'enfonce, disparaît dans la découpe d'une paroi, qui est une porte, de mauvaises planches même pas ajustées, mais lourdement ferrées, traversées de longs verrous, chargées d'une serrure et d'une clef formidable de prison. La porte donne sur un corridor de quelques mètres où sont allongés des gens, dormant dans leurs robes et leurs capuchons. Le corridor bifurque à angle droit, sur une porte plus décente ; une lanterne s'agite, une voix du Midi nous accueille, d'un territorial qui, à force de macache et d'agi, tente de diriger sa cohue de collaborateurs indigènes.

Nous respirons.

La lune joue dans un bassin, où bouillonne le jet d'une vasque, — au centre d'une cour dallée de faïence, sur laquelle s'ouvrent trois pavillons, deux de côté, le troisième vis-à-vis du bâtiment principal ; des quatre jardinets encaissés, symétriques, en angles, du patio, des

arbustes se haussent derrière des balustrades. Comment me trouvé-je ici, dans ce petit palais des Mille et une nuits, aux arabesques de bois peinturluré en bleu, de verres de couleur, de carrelage luisant, avec cè datura dont les cornets semblent de porcelaine, — où le territorial m'apporte le Communiqué de France, que je déchiffre, hébété, à la lueur d'une lanterne mauresque.

C'est la guerre...?

Comment dormir, cette première nuit, avec cette eau qui gronde comme un torrent, avec d'autres jets d'autres patios, invisibles, descendu comme au fond d'un puits entre ces murs, sans issue, que ceignent des milliers d'autres murs, dans cette ville de cent mille habitants, ne communiquant que dans les airs par les margelles des terrasses, avec ces clameurs étranges aux minarets, qui se répondent en échos de détresse, ces appels à la prière, en vociférations... si différentes de l'allégresse de l'angelus de nos cloches ?



III

LE BON PRÉSAGE

L'AID-EL-KÉBIR. — LA FÊTE MILLÉNAIRE. —
HAÏKS SOYEUX ET BURNOUS RÊCHES. —
« MIREILLE » AU DAR BATHA.

C'est l'Aïd-el-Kébir, la seconde fête religieuse de l'Islam, qui se célèbre avec une pompe extrême, — en raison de la présence, pour la première fois à cette date, de Moulay-Youssef à Fez.

On me conduit vers la msalla du Sultan, — un mur blanc, avec un billot de pierre plus bas, — pour les prières et le sacrifice,

sur une vaste esplanade qui s'étage devant le Palais...

Spectacle incomparable, de couleur et de mouvement, d'une ordonnance qui n'a pas varié, probablement, depuis des milliers d'années, des troupes noires, des vestes rouges, la musique indigène, et une autre, — fanfare de cuivres aux exécutants en robes bizarres, aux teintes de sucre d'orge les plus diverses, formant le quadrilatère, pour la présentation des tribus.

Dominant la foule, de splendides cavaliers blancs, sur les hautes selles emphatiques, toutes brodées et dorées, des chevaux noirs. La ville, ses horizons merveilleux, les campements sur les pentes ou dans le creux, on ne peut qu'y jeter un regard.

Toute l'attention est vers la msalla neigeuse, où le Chérif officie, entouré de son makhzen.

Ils écoutent la longue prédication de l'iman.

C'est le silence de l'étendue à perte de vue, autour de ce mur, qui, à quelque distance,

n'est plus qu'un trait à la craie sur la colline ; mais des sonneries annoncent que le sacrifice est accompli, — que la ville peut, à son tour, égorger les quarante, cinquante mille moutons de la fête.

Alors le défilé commence.

Dans le rectangle des troupes, le Sultan s'avance à cheval, protégé du parasol vert, à boules d'or, hiératique, le visage brun, immobile, dans l'éblouissante blancheur de ses draperies, dans le groupe de son escorte ; ses esclaves, d'une mousseline, chassent les mouches ; d'autres serviteurs conduisent, en main, ses chevaux de parade ; les dignitaires de la cour portent ses armes.

Le Sultan s'avance vers les délégués des tribus, qui lui sont présentés par un maître des cérémonies à cheval, bâton à la main, d'une voix tonitruante, il en est venu, qui n'étaient jamais venues, et c'étaient, aussi, les débuts de Sa Majesté Moulay-Youssef à

Fez, arrivé par la route des Zemmours où nul de ses prédécesseurs n'avait pu passer sans combattre. De mémoire de Fazi, jamais affluence ne fut pareille.

— En vérité, mon Seigneur, ce sont les gens de Taza, — ou de Marrakech...

Ainsi, les uns après les autres, le crieur énumère les groupes.

— Que Dieu bénisse la vie de notre Seigneur, souhaitent ceux-ci, dans leur acclamation, avant de se ranger sur le côté, pour laisser la place libre.

Tout Fez a gravi la colline, ou s'est disposé sur l'itinéraire du retour, à cheval, à mulet, à âne, à pied, dans le débraillé truculent des foules orientales ; tout Fez, les Marocains et les Européens noyés dans cette multitude africaine. Un seul Français, peut-être, n'assistait pas à cette manifestation historique et c'était celui à qui l'on devait toute cette paix ; tout cet agrégat de tribus anarchiques, courbées à l'autorité souveraine et à l'obédience religieuse de cet

Aïd-el-Kébir inouï de la Grande Guerre...

C'est fini.

Soudain, toute la claire ordonnance se disloque ; les troupes rompent leur ligne rigide, pour une formation de marche, suivant le cortège. La foule se rue. Les cavaliers, en galops fougueux retournent aux tentes des tribus ; la poussière tourbillonne, se tend, s'immobilise, comme une frange de l'air, comme un tissu d'or sous la mousseline d'un burnous de lumière.

Sans doute, le Sultan savoure l'heure de la toute puissance monarchique et religieuse, autant qu'il est possible, au crépuscule d'un empire de décadence.

Tout va bien.

Le cavalier, chargé de transporter la bête égorgée, l'a remise encore vivante au Palais, ce qui est le présage de toutes les prospérités...

Aussi, longtemps après que le Sultan est rentré, les acclamations persistent et, dans une fusillade interminable, les armes se déchargent, parmi la cohue en liesse, la plèbe

aux you-you aigus, les chevaux hennissants et cabrés à la poudre.

Par cette journée où Fez pouvait, en son décor immuable, avec cette scène de sa prospérité ressuscitée, se croire revenue à des siècles en arrière, la grandeur française s'affirmait, quelques heures après, dans un autre cadre, en une cérémonie inoubliable.

Sur la fin de l'après-midi, au Dar Batha, dans une vaste cour de la Résidence, où les géraniums et les dahlias font des bordures à l'oranger et au figuier, que dépasse, au loin, quelque plumet bruissant de peuplier du Nord...

Entre les colonnes de marbre de la terrasse dallée et couverte, l'eau bouillonne aux larges vasques, toute changeante des jeux infinis de la lumière ; une centaine de personnages, assis en cercles sur leurs talons, attendent, versant le thé à la menthe, l'eau de grenade...

Cette paisible assemblée réunit sur quelques tapis les caïds, les cheikhs, les pachas les plus importants qui ont rejoint, accompagné le Sultan, ou sont venus directement des extrémités de l'empire du nord et du sud, de la côte et des limites orientales, d'Oudjda et de Figuig, de Bou Denib et d'Aïn Chaïr, qui, de temps reculé, n'avaient point paru aux solennités du Makhzen. Ils attendent parmi les canons d'autrefois, allongeant sur les dalles vernissées leur bronze armorié, leurs bouches mortes de pièces de musée.

D'abord, je n'aperçois de loin, sous ces touffes de blancheurs, qu'un parterre immobile, des boules de neige géantes. Peu à peu on distingue, entre chaque groupe, on discerne bientôt, entre ceux des villes et du bled, entre les haïks de soie et les burnous de coton, entre la barbe taillée du fazi et le montagnard hirsute. Voici les faces soumises, de longtemps, et les yeux durs, les fronts obstinés

mal ralliés encore ; fleurs de serre ou plantes sauvages, qu'il a fallu cueillir une à une !...

O littérature, comparaisons fades, il s'agit peu de cela.

La Marseillaise éclate, à l'autre bout du patio, et Lyautey avec quelques officiers, s'avance. Il a sous les yeux, en cette vingtaine de tapis, comme des corbeilles, toute la flore, tous les bouquets de la conquête !

Quel parfum doit respirer le chef heureux, à ces gerbes de victoire !

On lui présente chaque groupe, mais l'interprète est vite interrompu.

Le Résident les connaît tous, beaucoup, personnellement. Il se rappelle, il cite les combats, précise des traits ; les visages s'illuminent de pleins sourires, les mains se portent, d'un beau geste, au cœur, aux lèvres. Peu à peu le général se fait familier, détendu dans l'oubli, peut-être, un instant, de ses tâches et de ses responsabilités multiples, avec les complications métropolitaines.

Comment n'évoquerait-il pas, aussi, les sombres événements de 1912, les émeutes où

il faillit succomber, — parmi ces ennemis fanatiques d'hier, au milieu desquels il se promène sans armes, presque pas en uniforme ; rien que le képi aux feuilles d'or, rien qu'un dolman « horizon de France », où s'accroche la seule médaille militaire. C'est un maître de maison qui reçoit des hôtes de marque, avec toute courtoisie, toute distinction, et les distances, selon les êtres et les mérites. Et quelle bonté, quelle franche bonne humeur !

Il cause avec le plus jeune des derniers « invités », Boua-Sidi C'est le petit-fils d'Amaouch, un de nos plus dangereux adversaires, un grand chef de la montagne. La soumission du petit-fils est importante, mais...

— C'est le vieux que je voudrais voir ici, mâchonne Lyautey, dans sa moustache rousse, avec un regard de côté, qui va loin, de tous les côtés... — ou il y a la guerre encore.

Tapis par tapis, corbeille par corbeille, les caïds, les cheiks et les pachas, se sont

*effeuillés sans plus de bruit que des pétales,
à l'haleine de la nuit.*

*Là-bas, les territoriaux achèvent de jouer
Mireille, tranquilles comme sur une placette
de Provence.*





IV

LA FOIRE DE FEZ

LE CIRQUE AU MÉCHOUAR. — LE NAIN QUI
FAIT RIRE LES PACHAS. — UNE EXPÉ-
RIENCE DÉCISIVE. — LA PÉNÉTRATION COM-
MERCIALE. — LA GUERRE A LA KAMELOTTE.
L'EAU QUI CHANTE.

*Jamais je n'ai tant vu rire, — depuis la
guerre, depuis l'autre guerre, d'il y a qua-
rante-six ans, à l'âge où, pour la première
fois, j'allais au cirque.....*

*Jamais je n'ai tant vu rire, à si belles
dents !*

Et non pas une marmaille à la joie facile, mais des grandes personnes — que nous sommes accoutumés à nous représenter éternellement graves, dans leur masse de blancheur, avec de sombres visages impossibles à dérider.....

Ah ! bien, oui !

C'est à la foire de Fez, dans un bon vieux cirque d'autrefois, — avec l'écuyère au panneau, tenue par une corde, le clown enfariné, le cheval facétieux qui tire le mouchoir de la poche de mōssieur Loyal ; un cirque aux gradins frustes, aux quinquets pauvres, le cirque des fêtes patronales de banlieue et de province ; un cirque franco-italien d'Algérie qui avait franchi les centaines de kilomètres, pour planter des piquets, sous les remparts de la capitale chérifienne.....

Le cirque est venu à la montagne d'Islam, — qui lui rend sa visite, et combien ! Le petit théâtre roulant connaît le bonheur quotidien du maximum, avec des rangs serrés d'indigènes, — des premières aux troisièmes !

— Miousic, *commande Auguste à l'orchestre, juché au-dessus des écuries...*

Et la soirée commence.....

Toute cette foule regarde, attentive, comme rétive, immobile, et, soudain, est secouée d'un spasme inextinguible, d'une gaieté qu'elle ne cherche pas à contenir devant la grimace, les drôleries, les giffles retentissantes, les chutes comiques, les cabrioles du nain Goliath, qui joue à tour de rôle les Footit et les Chocolat, irrésistiblement. Autre numéro, de pyramide humaine ; les cuivres se taisent, à la seconde pathétique, et la respiration des spectateurs est suspendue, à quelque gymnastique sensationnelle, — pour se détendre d'un long souffle allégé, le danger passé. Ils s'exclament, applaudissent, commentent le tour de force ou de souplesse. Cela me rajeunit de quarante ans, et il me semble que tous ces musulmans s'étonnent et rient du même cœur innocent et puéril dont, en mon souvenir, je vois rire notre petite classe d'écoliers d'avant la guerre, — celle de 1870...

La Foire de Fez, ce n'est pas qu'un cirque, des chevaux de bois et des montagnes russes. C'est, vraiment, une exposition, aussi, adroite et substantielle, infiniment démonstrative. Une foire d'échantillons, restreinte aux produits français, — avec des moyens limités de transport, de routes neuves, de rails vierges encore de trafic. Maintenant les villes de la côte sont reliées à la cité profonde, si longtemps impénétrable.

La Foire a été l'épreuve décisive.

Avec quelle hâte l'indigène adopte la voiture, l'omnibus, l'automobile, le train !

Ces quelques semaines, par le voyage du Sultan à cheval, de Rabat à Fez, accompagné du Makhzen, de milliers de cavaliers, — avec la célébration de l'Aïd-el-Kébir où se pressaient les tentes des tribus les plus lointaines, — la vue hantée de cette fantastique évocation féodale, le voyageur aurait pu croire à la légende du Moghreb immuable, figé à jamais dans ses traditions millénaires. Les caïds, les cheikhs, les pachas se sont dispersés par le bled et la montagne, à longues

chevauchées ; la Foire a été inaugurée, et ce ne sont plus que machines vertigineuses, locomotives, automotrice, draisine sur le rail, automobiles à travers les pistes, dévorant l'obstacle. Et comme l'on parlait du retour devant le grand vizir, Si Mohammed el Guebbaz, venu avec la harka, qui parle anglais et français, déclara, avec un fin sourire ironique, qu'il rentrera par auto ; la caravane, c'était bon pour une fois.

La kaïda, le protocole du Palais, ni le Coran n'interdisent de préférer une journée de volant à huit jours d'étapes sur la haute selle encore dure, malgré les plus moelleuses couvertures.

La Foire de Fez, ce n'étaient pas que des parades foraines, des balançoires et des feux d'artifice, le cinéma triomphant, et des cérémonies officielles, encore que cela fût d'une politique habile de distraire l'indigène, de le soustraire à l'incessante propagande ennemie.

D'autres étonnements étaient ménagés aux intermédiaires subtils de l'Empire chérifien ; surtout, que les fabricants français pussent remplacer les Allemands. Pour une fois l'article de Paris arrivait bien de Paris. Etoffe, soie, drap, toile, bimbelotterie, quincaillerie, verrerie, porcelaine, tout s'est enlevé, dès le premier jour. Il n'y en avait pas assez. Foire d'échantillons. On ne voulait que proposer, — et les visiteurs étaient des acheteurs immédiats, navrés de ne pouvoir emporter la pendule, — qui n'était là que « pour la montre » !

Je ne m'embarquerai pas dans des considérations d'ordre économique, où je risquerais trop de sombrer. Quel débouché le Maroc peut-il devenir pour la France, je ne sais ; mais il apparaît bien que, dans la mesure de ses moyens, il soit le tributaire fatal de toute l'industrie européenne. Il produit si peu, — et ne garde rien. Les tapis, les coussins, les tentures, qui sont tout l'ameublement, s'effiloquent vite. Aussi, trouve-t-on de l'usé,

non de l'ancien. Les Allemands écoulèrent toute une camelotte appropriée — à des tarifs défiant toute concurrence (à nos pains de sucre de 2 kilos, ils en opposaient de 1.800 grammes — au même prix). Déjà les superbes harnais du cheval et de la mule n'étaient plus fabriqués dans les souks ; des pièces en étaient importées, made in Germany ; le cavalier marocain chaussait l'étrier allemand.

Enfin, — avec Sydna, — Moulay Youssef dans sa pompe monarchique et religieuse, Fez, détendant son hostilité envers l'étranger, aura vu les Français, sous l'aspect le plus séduisant, respectueux des croyances, ne souhaitant que se faire aimer. Ici, où il n'en était passé que quelques douzaines, où il n'en était resté que quelques-uns, avant 1912, le Protectorat

en a acheminé une colonie plus dense. Et la Foire en a attiré des centaines. On dépeint d'habitude le débitant local comme indifférent, assis sur ses talons, dans quelque contemplation intérieure, dans la caisse qui lui sert de boutique. Il a déjà changé d'attitude avec les bandes de promeneurs en quête d'une poterie; d'un bijou... Le marchand de reliures ou de broderies a vite aiguisé son regard derrière des lunettes, et tendu la main au client; le Fahsi est, autant que musulman, commerçant, et celui-ci l'emporte sur celui-là. Si la population ne comprenait pas toujours le sens de nos travaux de construction, d'outillage, elle est fort sensible aux douros qui tombent; c'est là un argument éblouissant, contre les fausses nouvelles de notre ruine chaque jour propagées.

— Ce que nous avons voulu faire ici, c'est

un geste de guerre, parce que cette guerre sans précédent se livre sur tous les terrains et emploie tous les moyens.

Ainsi s'exprime le général Lyautey, dans une de ses formules de grand soldat, organisateur de la conquête.

Je n'étais pas sans inquiétude.

J'en ai tant vu de ces expositions, — surtout faites pour les exposants. L'originalité de celle-ci, ses résultats ne font plus doute. Elle ne fut pas que le feu pittoresque d'une cité de toile et de planches, surgie miraculeusement, — comme dans le bled, que l'on pouvait croire à jamais calciné par la sécheresse, la végétation reverdit en quelques pluies ; la moisson croîtra, dans les mémoires..... Il n'y eut pas que la mise en mouvement, un point de départ pour les affaires et les entreprises... Que d'autres impressions qui n'ont pu manquer de frapper les esprits, comme cette revue prodigieuse, ou quelques milliers d'hommes de nos troupes défilèrent devant le Sultan, sur les terres où, l'autre matin, s'espaçaient les tribus pour l'Aïd-el-Kébir, pour le sacrifice



FEMMES SE RENDANT AU CIMETIÈRE

du mouton ; des troupes diaboliques, tombées comme des pierres, — transportées par camions automobiles, qui les déchargeaient en un éclair de temps, comme de boîtes infernales.

Je n'étais pas au fond du Maroc pour un feu d'artifice, un concours hippique ou les vitrines d'ustensiles, de nouveautés parisiennes.

Il m'en coûtait de sortir du vieux Fez, où le silence n'est troublé que du ruissellement des vasques dans les bassins de faïence... Et maintenant, j'y retourne, à l'Exposition — non sans déception, quand les portes sont fermées, par exemple pour le fils du Sultan et pour son harem, qui n'ont pu résister, qui ont voulu essayer des montagnes russes, des chevaux de bois....

J'y vois un « vieux Marocain » — c'est-à-dire quelqu'un de cette douzaine de Français d'avant-garde, qui ont dix, quinze ou vingt ans d'Islam, qui ont assisté à l'émeute, au siège de 1912. Rares échantillons de la race, que le goût de l'aventure, un pressentiment de l'exode colonial, a poussés jusqu'à Fez, à une époque déjà préhistorique. Ils devaient s'envelopper du burnous, vivre à l'arabe ; ils en parlent la langue ; ils en sont, à jamais ; et la Foire les effare plus que les Fahsis mêmes. Que n'ont-ils pas vu, sur ce vieux méchouar, encombré maintenant des attractions de nos kermesses occidentales, des objets de nos magasins.....

Là, sur cette vaste esplanade close où s'érige un Pavillon, les Sultans recevaient les foules, aux audiences solennelles, rendaient la justice. Là, jadis, les pachadours, les ambassadeurs d'Europe, attendaient le bon vouloir ou le caprice de la puissance chéri-fienne.....

Contre un mur, une baraque abandonnée porte : Salon du Coiffeur.....

Mon compagnon me dit :

— *Cette cabine mobile était un pavillon que le Sultan faisait rouler à l'endroit du Méchouar où il décidait de se tenir ; cela aura été le dernier trône des chérifs déchus.*

Quel enseignement ! Il n'y a guère plus de dix ans que Moulay Abdel Aziz soulevait les colères musulmanes par ses compromissions avec les Européens, par ses goûts hérétiques pour notre civilisation. La bicyclette, la photographie, un Decauville, des chapeaux à plumes pour ses femmes ! On sait le dénouement ! — et aujourd'hui, la foule fanatique de naguère se précipite au manège, et le Sultan va, en automobile, au-devant du Résident général.

Tout de même, que les regretteurs du passé se rassurent.

Le vieux Méchouar va se vider de la foule éphémère ; les tentes d'un jour vont se replier, sans laisser plus de trace que la caravane dans la poussière qu'elle soulève..... Les marchands de Fez peuvent commercer avec les nôtres, sans que le Maroc perde son

soleil, et les cités musulmanes leurs hautes murailles de mystère...

Nous rentrons, par la nuit.

Le muezzin clame, aux minarets, son appel millénaire.

Nous nous rendons chez quelque vizir dont l'entrée de la maison est encombrée de serviteurs couchés à terre, roulés dans leur djellabah ; ils s'empressent ; un seul demeure appuyé au mur, figure étrange, dont les yeux s'animent, — qui prend les mains de mon introducteur ; ce sont de vives effusions, de gens qui se revoient, au bout de huit ans, après tous les événements :

— C'est un pauvre — et un saint homme, que tout le monde vénère ; il s'est installé au seuil du Palais, et n'en a plus bougé, depuis dix ou quinze ans.....

Mais, dans le Palais, il y a l'électricité, et notre hôte nous quitte pour téléphoner ; j'imagine que ce doit être, encore, dans le

langage poétique, fréquent même aux entretiens familiers.

Nous admirions le jet d'eau qui s'élançait, en gerbe, d'une large vasque.

— L'eau chante toujours mieux, pour accueillir des amis, nous dit le ministre...

Cela ne changera rien aux mille et mille fontaines de Fez, qu'elles chantent pour, au lieu de chanter contre la France...





V

SOUS LA TENTE

DE MEKNÈS A AIN-LEUH. — LES FOUILLES DE
VOLUBILIS. — LE POSTE D'ITO. — UN SOIR
AU CAMP. — LE MAUVAIS ARTICLE. —
GUERRE DU MAROC, GUERRE DE FRANCE.
CEUX QUI RESTENT. — LA PANNE EN FORÊT.
— TOUT CHANTIER VAUT UN BATAILLON.

*...Je suis réveillé — m'étais-je endormi ?
— aux fanfares du coq. Il serait difficile de
faire autrement : au Maroc, il paraît que le
coq chante toute la nuit. Mais je ne sais pas
tout de suite que je suis au Maroc. Il me
faut débrouiller la minute confuse. D'une*

couchette rude, la bougie allumée, mes regards se heurtent, entre le sol de terre et le plafond de tôle, à des parois de planche où, sur des tablettes, se rangent des chaussures ; d'un porte-manteau pendent des bridons, des éperons ; sur une table, une cuvette de fer, quelques objets de toilette.

Tout s'éclaire, sauf la caisse où je me lève, qui n'a de jour que par un étroit fenestron dont la vitre est remplacée par des journaux collés ; je suis à Aïn-Leuh, dans une des quatre ou cinq chambres d'officiers alignées en boxes contre un mur ; les autres couchent sous le marabout ; j'ouvre une porte ; elle donne sur « un bureau », de la moitié de la chambre, — où un lit de sangle a été dressé ; l'occupant est debout, qui n'a guère reposé non plus, dans son installation sommaire, avec les cocoricos des Chantecler du camp et les abois des chiens du douar voisin.

Du seuil, nous assistons au réveil de la petite cité militaire.

Le clairon sonne.

C'est un tumulte de soldats de toutes couleurs, parmi les chevaux, les mulets, les ânes, et le bétail que les indigènes mettent à l'abri des razzias près de nos clôtures.

Toute une ville de garnison, en tentes et en baraquements, poussée en quelques semaines, qui doit se suffire à elle-même, créer, assurer ses routes et communications, avec les mille difficultés du ravitaillement en nourriture, en matériel, en munitions, à travers la région hérissée d'embuscades... Il faut tout apporter, tout faire suivre... Aussi, quel cheminement incessant, par les cols et les vallons, de camions, de charrettes, de mulets, de bourricots enrobés de poussière torride, par la sécheresse, ou s'engluant, à ne pouvoir avancer, dans la glaise détrempée en mastic, sous la pluie.

Mais, reprenons du commencement, puisque me voici réveillé, encore que mal familiarisé avec ces aspects du bled combattant qui contrastent si fort avec les visions de paix, de

labeur et de solennités des dernières semaines.

La transition est brusque.

Nous partons de Meknès après déjeuner — et quel déjeuner ! — dont un député confisque le menu, qui servira à propager la légende de la vie libre et large aux colonies — pour ne s'être assis qu'aux tables de gala, à l'exclusion des popottes plus humbles de « l'intérieur »... Meknès déçue d'un grand passé, qui est à Fez dans la proportion de Versailles à Paris...

Elle s'étire d'un long sommeil...

Une rue coloniale la traverse — avec des hôtels, des cafés, des boutiques « de la conquête ». Mais, en arrière, elle a gardé son aspect du grand siècle, des portes monumentales, un Palais vaste comme une ville, un lac artificiel inspiré de Louis XIV, ces ruines de Rouachiboub, comme un pan du Colisée, de fauves murailles, hantées des cigognes fidèles, une ligne de minarets espacés comme des tours de défense, un fastueux aqueduc.

Le pays est riche et peuplé vers l'agréable

montagne du Zéroun aux villages encadrés de vignes.

C'est par là, aux fouilles de Volubilis, municipe romain des débuts de l'ère chrétienne, que furent occupés un lot des prisonniers allemands attribués au Maroc.

Sous la conduite d'un savant archéologue, du Louvre, territorial mobilisé, les Barbares, destructeurs de cathédrales, devaient travailler à cette œuvre délicate de résurrection du passé...

L'Allemagne réclama, menaça de représailles..., la tâche était trop dure au soleil d'Afrique...

Pourtant elle n'est autre que celle de nos troupes creusant, empierrant, tassant des routes...

La vérité, c'est que Volubilis dresse son temple d'Hadrien et son arc triomphal de Caracalla au bas de Mouley-Idris, la ville sacrée où montent les foules en pèlerinage...

La présence des vaincus ici prouvait trop le mensonge d'une propagande inverse...

On invoqua faussement les mauvais trai-

tements pour faire cesser l'humiliation publique qui contrariait fort les entreprises de soulèvement, de désertion, d'espionnage.

L'auto roule une heure aux cahots de la piste sablonneuse, toute défoncée des charrois, à travers l'escalade des solitudes qu'ils peuplent seuls de leurs files réglementaires. La Kasbah El-Hedjel se hausse en château-fort sur une butte toute joyeuse par cette lumière, par cette tiédeur, avec, au pied, des carrés de choux qui valent, ici, toutes les fleurs, et, là-haut, la flamme tricolore. Une heure encore sur les plateaux monotones et c'est Ito, le point de concentration d'où l'on opérait, en 1914, chez les Béni M'Guild, dont la moitié nous est soumise — porté aujourd'hui à 60 kilomètres plus avant...

Nous pénétrons dans le camp muré, dont les nombreux bâtiments masquent l'océan prodigieux de montagnes, une houle fantas-

tique de vagues pétrifiées, que l'on a, du cercle des officiers, comme d'un chalet alpin.

Vainement, on nous aura nommé les creux, les pentes et les cimes qui s'enchevêtrent et se superposent, de ce belvédère de 1.400 mètres, jusqu'au Grand Atlas, par delà les sources de la Moulouya. Nous ne nous souvenons que de notre cri de saisissement devant la formidable beauté du paysage imprévu — qui s'accroît de tant d'inconnu...

— En revenant, déjeunez ici ; il y aura des truites...

Oui, oui, il y aura des truites, et le décor indescriptible... Et ce sera une journée de rare tourisme pour le voyageur des beaux jours, qui ne fait que passer... Mais ceux qui restent, dans la canicule, le froid, la pluie, — souvent sans communications... Loin de tout et de tous, en territoire perdu, où les convois, encore hier, ne cheminaient pas sans escorte...

Mais Ito est désaffecté — le centre vif

désormais à Aïn-Leuh. Ito n'a gardé que des magasins ; c'est une étape de l'arrière.

Nous continuons par des cheyres volcaniques, des champs de lave où, tout de même, quelque chaume entre les cailloux atteste une culture — quelques troupeaux indiquent que tout n'a pas été sacrifié à l'Aïd-el-Kébir et que le mouton continue...

Çà et là, quelque groupe terreux de femmes et d'enfants, qui se jettent peureusement, hors du sentier, annoncent le voisinage d'un hameau ; c'est Aïn-Leuh, noirâtre, sur une pente que nous apercevons d'abord, plus loin, mais plus élevé que le camp...

Le soir fond, avec l'ombre et le froid, sur le village compact, aux maisonnettes serrées, la population pressée, — comme un navire où tout est ajusté et mesuré ; de fait, c'est ici comme un bateau en partance, qui doit être prêt à lever l'ancre, avec son personnel, son outillage, sa cargaison complète ; mais

d'ici, plus d'escale en vue ; c'est le bout du monde...

Des lumières pointent, une rangée de mercantis autorisés dans l'enceinte, où le soldat trouve quelques conserves, les menus objets vendus aux abords des casernes, du savon, du papier à lettres ; dans un baraquement, des hommes écoutent un camarade qui plisse et déplisse un accordéon aux notes gémissantes...

Nous dînons à la popote des officiers, sous la tente, — trouée, — que l'on n'arrive plus à réparer. C'est du « camping » pour tout de bon. Plus de toile de France. Sera-ce mal reconnaître l'accueil si cordial de nos hôtes d'un soir que de dire leur chère sévère, privée d'hygiène — manque de légumes, de fruits, de laitage, — toute en viande et en conserves — avec une eau toujours équivoque...

— Oh, nous ne sommes pas dans les tranchées de France, fait ironiquement, amèrement quelqu'un !

...Ils peuvent en parler ; ils y sont tous allés...

Cependant, par gêne, sans doute, devant le civil, on laisse tomber le propos, et le commandant, tenant le colonel qui nous a amené, entame les réclamations de service ; tout ce qui est promis et qui n'arrive pas ; faute de quelques boulons, les travaux les plus urgents peuvent être arrêtés. Quelle préparation que la marche d'une colonne en pays vide !...

La conversation s'est animée, et l'un des convives reprend le sujet qu'ils ont tous à cœur :

— *Avez-vous lu l'article de Girod, mon colonel ?*

— *Non... Girod ?*

— *Dans un journal de Paris, un député qui signe : Vice-président de la Commission de l'Armée.*

A la lueur de la pauvre lampe, sous le marabout claquant comme une voile à la tempête, la prose du lieutenant-colonel Girod, représentant du Doubs, coule plus amère que l'absinthe qu'il défendait à la tribune en 1915 :

« *Les militaires servant au Maroc, pour ne prendre qu'un exemple, concourent, pour*

l'avancement, les pensions et les décorations, avec les militaires des armées, au moins pour ce qui concerne les services. Ils s'inscrivent tout doucement et uniquement parce que le temps coule, depuis le commencement de la guerre, l'avantage appréciable de deux unités de plus que tous leurs camarades des armées. C'est, dès à présent, deux unités plus deux douzièmes. Bientôt, ce sera trois. Le pauvre bougre de Verdun, de Salonique ou de Péronne qui, asphyxié, empoisonné, typhique, a dû être évacué pour maladie et prendre sa retraite, la prend avec deux annuités de moins que le camarade du Maroc. Or, celui-ci, s'il ne fait pas partie des colonnes, a vécu à Casablanca, à Rabat, à Mazagran, à Mogador, à Saffi, lieux de plaisance indiscutés, où le canon n'a qu'un bruit très assourdi. S'il est capitaine, il a touché solde double (exactement l'ancienne solde : 303 francs, plus la nouvelle : 420 francs ; soit 723 francs), tandis que le capitaine de Verdun et de Salonique n'a touché que la nouvelle ; il a droit aux brisques glorieuses,

à la médaille du Maroc, — nos poilus attendent la commémorative, — à la croix de guerre, n'a pas de pension plus chère qu'en France, est logé comme un prince pour 50 francs par mois, est passé capitaine à trois ans et demi de grade parce que ses petits camarades de France et d'Orient se font casser la figure en diminuant ainsi le temps de l'ancienneté. »

Et voilà...

Quelle tristesse sur ces visages !

On n'est pas fier d'être civil à certaines minutes.

Pour eux le parlementaire de la « Momi-
nette » est un civil.

S'il y a quelques vétilles d'annuaire à réviser, les inégalités de solde à redresser, n'est-il pas convenable de réserver le débat pour la Commission compétente ? Qu'un journaliste publie des articles, — il n'a pas d'autre moyen de se faire entendre, — mais quelle nécessité pour un député de verser dans une

polémique douloureuse où le public ne peut rien, quand il est si facile d'en référer aux délégations de la Chambre, seules en mesure d'agir ?

L'attaque n'est pas qu'odieuse, elle est aussi injuste et montre trop d'ignorance de la part d'un Vice-président de la Commission de l'Armée.

Les Coloniaux ont la campagne double, dont s'étonne M. Girod, mais elle ne date pas de la guerre, et le député du Doubs l'aurait votée jadis. Ignore-t-il que les Coloniaux n'ont pas attendu 1914 pour se battre, et que s'ils ont des médailles du Tonkin, de Madagascar, du Maroc, c'est pour y être allés ? Combien n'en sont pas revenus !

La campagne double ne compte ni pour l'avancement, ni pour les décorations. Elle avait pour but de compenser la mise à la retraite précoce d'officiers usés plus vite qu'en France par la maladie, la dysenterie, la bilieuse hématurique et le paludisme, qui n'excluent pas le typhus. La solde double ?

mais elle est exclusive de toute indemnité, tandis que la solde simple de France se double, à peu près, de frais de déplacement, de cherté de vivres, etc... Croit-on que le coût de la vie n'a pas augmenté aux colonies comme ailleurs ?

La guerre du Maroc, la guerre de France ! Il y a donc deux armées ?

— Est-ce que, pour mise de jeu, le Maroc n'a pas envoyé les 2/3 de ses effectifs, à la grande mobilisation, avec leurs généraux, et leurs cadres, et le régiment marocain serait-il ignoré du Palais-Bourbon ?

Tous les officiers ont demandé à partir !

Cela peut-il étonner, de soldats de carrière qui ont choisi les colonies, justement, pour s'y battre ? Quelle horreur de reprocher à ceux du Maroc un avancement qui serait dû aux petits camarades de France et d'Orient se faisant casser la figure pour diminuer ainsi le temps de l'ancienneté ! Combien en reste-t-il du bataillon Mignerot, — parti de Mekhila, dont personne ne survit ? de Charleroi à la Marne ! Non, dans

les cadres marocains, l'avancement ne s'est pas fait par procurations !...

Il y a quelques semaines, dans un cercle de Rabat, sur une douzaine d'officiers contant leurs blessures, l'un tendant une main à demi desséchée, l'autre quelque cicatrice qui lui raidissait le cou, l'on interrogea le douzième, silencieux :

— Moi, ça ne se voit pas... vous voulez voir ?

La face était intacte, à la peau tannée de soleil, la voix normale, les lèvres tendues, sous la moustache...

Le capitaine porta la main à sa bouche. C'était comme s'il se dévissait la mâchoire, déposant dans l'assiette un râtelier compliqué, des ustensiles qui lui soutenaient le palais, tendant la joue, la lèvre flasque... Dans la stupeur, il remit les appareils en place et dit :

— On fait des choses admirables, maintenant !... Passez-moi le fromage !

J'ai posé la question :

— *Y a-t-il des officiers embusqués au Maroc ?*

— *Mais, pas un ! C'a été une frénésie de s'embarquer pour la France.*

— *Quelle situation que de n'en pas être ! Alors qu'on n'a cherché que ça, dans les expéditions coloniales !*

Quand on croyait que la guerre n'allait pas durer trois mois...

Maintenant, un roulement est établi, tout le monde ira...

Naturellement, dès qu'un Marocain est abîmé aux tranchées, le Résident général le réclame...

Il faut des spécialistes, des Africains à l'Afrique, qui aient le courant, l'habitude, le débrouillage du bled pour mener nos éléments composites : la Légion, les Groupes spéciaux, les Noirs... Il a fallu garder ceux que l'on ne pouvait suppléer : des arabisants, des bureaux de renseignement, des interprètes qui ne le pardonnent pas au général, se jugent sacrifiés à ceux de son entourage, dont tous ont passé au front français. Ceux qui res-

tent..., un des leurs, le poète-lieutenant G. Rouger, n'a-t-il pas chanté :

*J'ai songé que ceux-là qui sont partis là-bas,
Au mois d'août, rayonnant d'une beauté sereine,
Pour ces plaines du Nord, vers ces bois de Lorraine,
Dont beaucoup ne reviendront pas ;*

*Que tous nos compagnons, dont la tâche est si dure,
La part si glorieuse et le sort incertain,
Ne connaîtront jamais, quel que soit leur destin,
Le mal secret qui nous torture.*

*Quand se seront éteints les feux que cet enfer
Déchaîne pour sauver la France par les larmes,
Ce qui nous manquera, devant nos frères d'armes,
C'est la fierté d'avoir souffert.*

Qu'il est généreux, le persiflage de M. Girrod sur Casablanca, Mogador, lieux de plaisance indiscutés (où il n'y a que des territoriaux, des services). Ah ! ces officiers, logés comme des princes, pour 50 francs par mois !

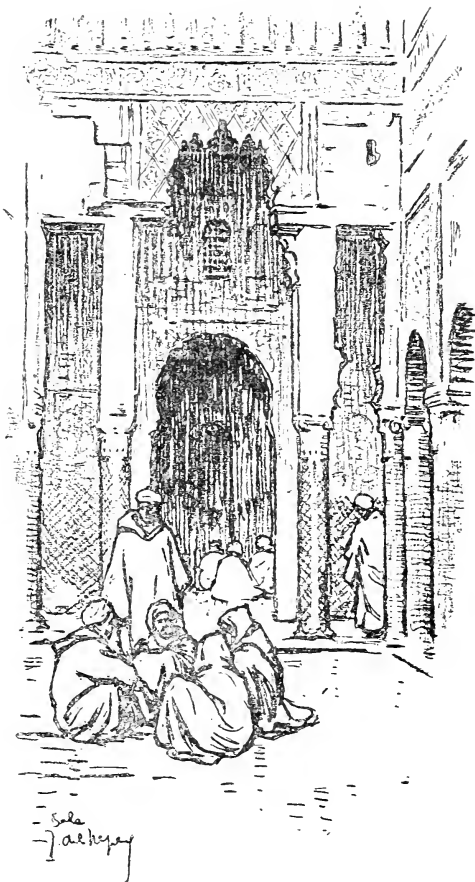
*La conversation s'achève dans le fou rire :
— Où donc ? Que j'y coure !!*

Le métier condamne ici l'officier au perpétuel devenir.

C'est la ruine que de s'installer. Passe encore pour le garçon qui se contente d'un tournébride ; mais les ménages, et les enfants !

Avant de risquer de tels pataquès, M. Girrod, pour les éviter, n'aurait eu qu'à ouvrir le volume de M. René Besnard, son ancien ministre de l'Aviation, son collègue et son ami personnel, au chapitre : « La crise des Loyers ». (« L'œuvre française au Maroc », janvier 1914).

« A Casablanca, des baraquements en planches, couverts en tôle ondulée, se louent de 150 à 250 francs par mois, non meublés, selon qu'ils ont trois ou cinq pièces. Et ces pièces sont d'inconfortables petits réduits, en planches non rabotées laissant passer le vent, la puanteur qui flotte sur tous les quartiers vagues des villes arabes, le soleil et la poussière. Une chambre d'hôtel exigüe aux murs misérables, blanchis à la chaux, avec un lit de fer, une armoire et une table, se loue de 12 à 16 francs par jour.



LA MEDERSA DE SALÉ

« *A Rabat, il est impossible à un Européen de se loger, quelque prix qu'il offre, s'il exige quelques conditions très simples d'hygiène et de propreté.*

« (Là, où s'est installé le gouvernement, on a construit, mais l'habitation est hors de prix, quand même.)

« *A Saffi, à Mogador, le plus petit logement coûte déjà 200 francs par mois ; on cite plusieurs colons qui, partis pour s'installer à Saffi, à Mogador, à Meknès, sont revenus s'embarquer par suite de l'impossibilité de se loger. »*

Suit un paragraphe sur le renchérissement de la vie.

« *On peut dire, d'une façon générale, que le coût de la vie matérielle est plus cher au Maroc qu'en France, dans la proportion de 40 0/0 à 100 0/0 suivant les villes... La même pension qui, dans une grande ville de France, coûte 80 à 100 francs, coûte 180 à 200 francs par mois à Casablanca, à Rabat, et lui est très inférieure. »*

A travers le camp endormi où le vent gla-

cial semble s'acharner à vouloir souffler les étoiles, nous gagnons notre compartiment avec l'espoir de dormir « comme des princes » ; mais les coqs nocturnes en ont décidé autrement, et d'autres phrases qui alimentent mon insomnie.....

Au matin, nous partons pour gravir jusqu'aux limites acquises, en avant et en haut d'Aïn-Leuh, par la montagne de chênes-verts et de cèdres archiséculaires. Nous sommes tout à l'enchantement de la forêt grandiose et gracieuse, animée de milliers d'oiseaux. Je n'avais jamais vu de cèdres que par arbre isolé, comme prisonnier dans nos jardins de France. Quelle majesté, quelle superbe à l'état de nature, groupés en tribus de tous âges, se superposant toujours plus haut, en piliers où se pose le dôme céleste. Des jeunes, graciles, s'élançant du sol à côté des morts dont le squelette desséché jonche la terre, à l'ombre des burgraves de la forêt ancestrale.

Le colonel connaît chaque groupe et chaque individu. Nous descendons, nous nous écartons du raidillon par où grimpe l'auto. Quelque goumier est là, en manteau bleu, fusil haut, à la tête de son cheval. De proche en proche, les trajets doivent être surveillés. Plus loin, un lieutenant chevauche avec une escorte pour protéger les agents forestiers qui ont, eux, à protéger la sylve profonde contre l'exploitation ignorante, paresseuse ou trop intéressée. Car, on va, les indigènes comme les Européens, au plus facile et au plus productif.

Le colonel signale les arbustes arrachés malgré toutes prescriptions.

Ici, les chefs doivent tout savoir, tout prévoir, tout voir.

L'action politique se conjugue avec l'action des armes. C'est pour un rien, qui dérange quelque coutume locale, qu'une région demeure ou redevient hostile. L'auto stoppé à une clairière où veillent des partisans. C'est le terminus de la zone de sécurité. Au delà, la circulation ne se fait plus guère sans coups

de fusils des Berbères retirés dans les ravins et les rochers; au delà du palier et de la vallée, la montagne s'élançe de nouveau avec ses chênes et ses cèdres altiers où pullulent des singes.

Sur les crêtes, émerge de ce vert décor une silhouette blanche et rouge de goumier ou de spahi à cheval, immobile dans la lumière.

Nous devons rentrer, mais il y a une panne. Le chauffeur a profité de l'arrêt pour une réparation d'un quart d'heure. Nous descendons doucement; il nous rejoindra, mais le quart d'heure passe et un autre, et d'autres. Le colonel commence à s'inquiéter.

— Il ne faudrait pas qu'ils nous aient pris l'auto !

— Oh !

— Ils nous en font bien d'autres !

Nous continuons de descendre à pied, sur la deuxième heure. Nous ne sommes plus des passants vertigineux. Nous vivons avec la forêt. Les géants bercent leurs palmes, avec

des gestes d'accueil, et nous nous asseyons, remarquant que le colonel traîne la jambe.

On n'y pense jamais que ce magnifique soldat a été blessé. Il est d'un tel entrain, moral et physique, si allant d'esprit et de carrure, toujours à l'œuvre, le premier en tout. Il obtient tout le maximum de ses troupes ; c'est un entraîneur d'hommes dont le cran s'est fait voir aux grands coups de l'Est et du Nord, comme ici.

La jambe labourée de shrapnells, il n'a échappé que par hasard à l'amputation. Après les citations les plus glorieuses, au bout de longues semaines d'hôpital, il est revenu à Meknès. Les touristes de Fez ont connu son accueil magnifique dans sa maison maure, à la table réputée, dont il fait les honneurs avec une inlassable bonne humeur. Ils ont admiré à la Foire le pavillon qui disait l'ardent effort économique de sa province ; mais le café avalé, ils ne l'ont pas vu courir à tous les postes de front d'Anoceur et de Tarzout à Timhadit et à Ait Lias. Le colonel Poueymireau a la cote de ses chefs comme de

ses subalternes et de ses administrés. Il est de ceux que les indigènes adoptent et dont ils disent : « Celui-là, c'est un parfum de notre pays. » Il est de ceux qui peuvent se passer de l'estime de M. Girod.

Nous avions achevé de descendre en deux heures. Le colonel souffrait visiblement... A la suite de pareille fatigue, il avait éprouvé une longue rechute... Nous résolûmes d'attendre les chevaux qu'il envoyait commander par un goumier ; mais l'auto ronfle, derrière nous... La panne était conjurée... Cependant il ne pouvait plus être question d'aller savourer les truites d'Ito... Nous rentrâmes au camp retentissant comme une usine de guerre... Cent travaux de constructions s'exécutaient... C'est de la conquête qui s'installait dans la guerre... Tout chantier vaut un bataillon...

Et Lyautey a fait pénétrer l'idée féconde dans tous les esprits.

Ce n'est pas qu'en son entourage, mais aussi loin que l'on s'enfonce dans le bled que

règne la foi dans la clairvoyance souveraine du Résident, dans sa volonté impétueuse, dans ses initiatives hardies. Il pousse droit à l'obstacle avec un tel cran élégant ! Que l'on aille de l'avant : on se sait soutenu. Et ses impatiences, ses gronderies, ses vivacités dans la fièvre d'agir ne blessent personne, tant elles comportent de chaleureuse camaraderie... Ah, ce n'est point une sinécure de tout repos que d'être distingué du Général ! Pour devenir son homme, il faut être, à toute heure, dans un renoncement total à soi-même... La sieste sacrée aux colonies est mal portée dans le Protectorat, et il n'y a pas de droit imprescriptible au sommeil pour les autres, quand cet ardent travailleur se sent en humeur d'abattre de la besogne... C'est le plus souvent après une journée débordée de labeur, au moment où tant d'autres aspirent à l'oreiller, que le général a une idée, suivie de quelques autres :

— *Dites donc, Bénédic, vous avez les dossiers A. B. C., etc., sous la main ? Si nous profitons de la présence de X.*

pour voir un peu ça, hein, Bénédict, au trot...

C'est le signal pour les autres invités de s'éloigner. Et le commandant X. ou le chef du Service T., qui venaient de quelque zone lointaine, escomptant la soirée libre, à Rabat ou à Fez, sont embringués pour la moitié de la nuit. Prestigieuse tyrannie à quoi tous ambitionnent de se prêter. Cette voix rocailleuse et qui sort mal d'entre les lèvres pressant une sempiternelle cigarette, a le charme le plus prenant. Une lueur de bonté baigne les yeux clairs. Et quelle séduction dans la franchise des propos, — plus d'une fois injuste, dans ses boutades mal réfrénées, mais où il accepte si bien la contradiction. D'ailleurs, le Général ne se met vraiment en frais de coquetterie que pour séduire l'adversaire. Tout nouveau venu a son tour. Chacun est interrogé, pressé, et classé. A l'heure opportune, il sera fait appel à l'un et à l'autre. D'autre part, nul qui se retire sans reconnaître qu'il s'est trouvé devant une rare personnalité, telle que l'a dressée d'un verbe définitif Alfred Droin, le pur

*poète et l'héroïque capitaine, venu du siège
de Fez et de la trouée de Taza, pour verser
son sang aux combats de France :*

*Fondateur de cités et constructeur de routes,
Général héritier de l'idéal romain,
Grand semeur des moissons heureuses, qui demain,
Sous des soleils meilleurs s'épanouiront toutes :*

*Aux brises de l'Islam nos craintes sont dissoutes,
Et tandis que chez nous chancelle le Germain,
La victoire française, en un vol surhumain,
Voit l'Atlas te céder ses suprêmes redoutes.*

*Ton nom sonne aujourd'hui parmi les plus beaux noms,
Toi, par qui la charrue est la sœur des canons,
Et présage à nos yeux la revanche prochaine.*

*Aussi la Gloire, prompte à devancer les temps,
Favorisant ton front de ses dons éclatants,
Enlace des épis à tes feuilles de chêne.*





VI

DE FEZ A TAZA

LA CONQUÊTE DÉFENSIVE. — LES ANTI-
QUITÉS DE TAZA. — C'EST LA GUERRE ICI,
AUSSI. — L'ENTERREMENT DANS LE BLED.

... De Fez à Taza, la voie n'est pas achevée ; on va en auto, cinq ou six heures, dix par temps de pluie, comme je fis, et pas du tout, l'hiver, par la piste impraticable.

C'est par là que s'était opérée, sur Oudjda, la communication avec l'Algérie, en mai 1914. Les Riata, les Beni-Ouarain, les Branès, les tribus les plus guerrières, vaincues, mainte-

nues, non soumises, reprirent du poil de la bête, au prélèvement de nos effectifs, au départ des généraux Gouraud et Baumgarten. Les agressions les plus audacieuses se succédaient, sous une direction combinée, à travers la zone espagnole, avec, plus tard, Abdel Malek, ce neveu d'Abdel Kader, transfuge de Tanger, dont le prestige personnel, les ressources financières, les relations avec les agents turcs et allemands donnèrent une sûre cohésion aux forces dispersées.

Une campagne vigoureuse du général Henrys sauva la mise, le fil fut rétabli, la route assurée — et, victorieusement, le rail se déroula de M'çoun, où il s'était interrompu, jusqu'à Taza ; il avance, maintenant, vers Fez.

C'est ici, quand même, le front précaire : une bande étroite, aux tempes pressées, entre les Branés du Nord, les Riata du Sud...

A quarante kilomètres de Fez, à El-Arba-Tissa, la région se fait douteuse ; à partir d'Oued-Amelil, les itinéraires sont instam-

ment surveillés de jour, interdits dès le crépuscule.

La gare, les camps, la ville neuve sont dans la vallée, à deux ou trois kilomètres au-dessous de Taza, ville rose en éboulement sur la hauteur, agonisante de tant de misères, à la merci d'incursions régulières des guerriers montagnards qui fondaient sur elle, périodiquement. Taza va-t-elle ressusciter de ses ruines mélancoliques ?

On peut l'espérer avec la sécurité prochaine.

Partout où nous restons, les indigènes profitent.

Ils peuvent semer, ils savent qu'ils récolteront — qu'ils ne seront pas pillés et molestés par tous les salopards du bled.

Est-ce parce que Taza sera ma dernière étape du Maroc ?

Je m'y attarde volontiers.

C'est aussi le point le plus sensible de la

bataille marocaine, où notre œuvre française se révèle le plus à vif...

Puis, j'y ai rencontré le lieutenant territorial Campardon, ingénieur agronome de profession, mais archéologue de vocation, dès l'enfance. Il a trouvé ici une mine vierge. En dehors des heures de service, il scrute passionnément les antiquités de Taza. Il y en a. Il me guide par toutes les portes, les donjons, hors des remparts. Il a ouvert des grottes, découvert des sépultures, remonté des poteries, des médailles, de la pierre taillée, des ossements préhistoriques, amorcé un musée.

Taza devra aux hasards de la guerre son histoire, sa monographie savante, l'ascension du voyageur curieux, quand il n'y aura plus à craindre les coups de fusil, de la gare à la forteresse...

Entre les deux, coule l'oued où les montagnards descendent chaque nuit ; ce serait une expédition considérable que d'attaquer les pentes opposées où l'on ne saurait s'engager qu'avec les forces nécessaires, assez

nombreuses, pour s'y implanter, le temps voulu...

Le colonel Charlet me mènera ou me fera accompagner aux postes les plus avancés, les plus récents, donc, à Bab-Morouj, chez les Branés d'abord, — en montagne découverte, un jour de convoi, avec l'escorte.

De-ci de-là, s'espacent des groupes de goumiers, assurant la route ; sur les crêtes, les vedettes à cheval, le fusil haut, se détachant sur le ciel, inspectant l'horizon.

La sensation de guerre plane sur les choses.

On ne voit personne, mais l'ennemi est partout, la surprise possible.

Après des montées arides, le pays se fait plaisant, avec des arbres fruitiers de France qui se mêlent à la flore africaine.

Bab-Morouj, la porte des prairies, est sur une hauteur flanquée de maisons indigènes. Le choix de l'emplacement d'un poste est des plus complexes, — au point de vue politique, au point de vue militaire, pour qu'il puisse être défendu facilement sans être dominé par

des monts à portée de fusil — avec la proximité de l'eau...

Protection des régions soumises, centre d'action morale et matérielle sur les tribus, point d'appui pour les groupes mobiles, autant de conditions à réunir.

A l'intérieur, tous les approvisionnements pour l'effectif sédentaire, tout le ravitaillement pour que la colonne opérante puisse y puiser, avec des emplacements pour l'artillerie, la cavalerie, — les hommes sous la tente, protégés de tranchées et de réseaux barbelés.

Le poste provisoire, mais pouvant durer, sera plus tard porté plus avant. — Car s'arrêter, c'est reculer. Depuis deux ans, on a progressé partout.

— Alors c'est la conquête, c'est l'offensive ? s'exclament quelques anticoloniaux.

Non, c'est la défensive.

Mais quand une colonne subit et repousse une attaque, elle rejette l'assaillant tant qu'elle peut.

L'adversaire en retraite, va-t-on rendre le terrain conquis ?

On profite de l'aubaine, et on s'installe...

L'ancien poste ne sera plus qu'un réduit de garnison, puis servira pour les bureaux de renseignements, l'administration de la contrée pacifiée, une infirmerie indigène...

Toutes explications recueillies, en gibernant, en causant sur place, à travers le vent qui fait rage. Aïn-Leuh était abrité en comparaison de Bab-Morouj, où les murs, les toitures, ne résistent pas à la pluie, à la neige sous la rafale qui hurle sans trêve...

Là, j'ai rencontré des pays, des Cantaliens, pourtant habitués aux écirs de nos plombs auvergnats. Ils ignoraient de tels ouragans. Ce sont des territoriaux, de braves gens, — au contact des légionnaires, des bat' d'Aff, des noirs (de la réserve aussi). L'active de la légion et des indigènes fait colonne.

Les territoriaux ! Ç'a été une bénédiction pour le Maroc, répète-t-on...

Ces hommes de quarante ans avaient tous

leur métier, leur profession — du maçon au professeur... Ils ont fourni des spécialistes en tout genre... Et quand ils achètent un poulet, ils ont l'habitude de payer...

Ici, nous déjeunons dans une popote de planches, qui menace d'être emportée, comme un marabout usé par la bourrasque. L'été a été admirable avec des promenades charmantes dans les vallées où poussent le noyer et le poirier, mais l'hiver va couper toute sortie, restreindre tout convoi, retarder les courriers, souvent des semaines, à l'avant-poste glacé autour du drapeau vibrant dans la tempête.

Nous rentrons de bonne heure, et les escortes se replient sur nous, les vedettes s'effacent aux crêtes d'observation, et, dans le couchant rose, nous revoyons les remparts croulants de Taza, nous franchissons une porte qui donne sur un mamelon artificiel, un exhaussement d'où le panorama est magnifique sur les sommets à perte de vue. Les

musulmans y viennent s'asseoir à la fin du jour ; ils tournent le dos à la féerie du ciel changeant, des nuages en feu, des crépuscules inoubliables où l'appel des muezzins plan-gore au faite de la mosquée ; groupés par petits cercles, ils se taisent jusqu'au froid de l'ombre qui les chasse ; c'est la pointe des Blagueurs, disent nos troubades, intrigués de ces rendez-vous pour ne rien dire...

Il y a eu du baroud (du grabuge), hier, à Touahar...

C'est notre dernier poste avancé dans la vallée de l'Innaouen, face aux Riata, en liaison certaine avec Mèlilla, surchauffés de la propagande allemande, en recevant des instructions, de l'argent, des armes, des explosifs.

Nous partons de bon matin, traversant huit, dix fois l'oued à gué, dépassant quelque convoi, en rattrapant un autre, par le trajet, occupé comme toujours, dans ce cercle de Taza, d'escortes espacées, avec les vedettes de cavaliers rigides à leur guet aérien.

Une heure et demie de course et nous sommes à Touahar dont s'achève la construction.

Des tentes s'étagent sur les pentes. Une colonne est campée. Spectacle auquel je m'habitue, ne m'arrêtant plus à tous les détails pittoresques de la vie en plein air, de ces villages militaires, à l'ordonnance pareille, à la même population de toutes couleurs ; mais voici qui est inédit pour moi : une mise en marche, une revue pour la venue du colonel ?

Une compagnie de noirs, une autre de Français sont formées, l'arme au pied, sur un palier central du poste.

Le commandant explique :

— Hier, les Riata ont attaqué l'escorte qui protégeait les travailleurs de la voie en

tracé de Taza sur Fez. Des hommes ont été blessés. Deux sergents qui voulaient les relever ont été tués, un Africain et un des nôtres. C'est l'enterrement...

Le clairon sonne, quatre porteurs débouchent avec une bière sous une toile grise, qui s'encadrent dans le cortège de quatre autres avec un second brancard, un deuxième cercueil... Des officiers suivent, puis des soldats ; le cimetière est proche, où sont creusés deux trous, à côté d'autres croix tout frais peintes. Les troupes forment le carré. Un capitaine, au centre, parle, d'une voix ferme, en termes sobres, de la plus émouvante sincérité. Il parle pour le Français, revenu, blessé, du front d'Europe ; il parle pour le camarade africain et un interprète traduit ses paroles.

Les bières sont descendues dans le bruit des gravats éboulés ; des couronnes sont accrochées aux croix noires, encore sans inscription ; des couronnes de palmiers nains où

sont plantés des roses, de lauriers de l'oued, fabriquées par les légionnaires.

On défile, chacun se baissant, jetant une pincée de terre ; je prends la file ; le sable est brûlant aux doigts ; je ne peux retenir une larme ; je déchiffre mal les noms des croix précédentes :

— Cinq sergents sur sept enterrements, *me glisse un voisin...*

— *C'est la guerre, ici aussi, me dit le colonel.*

Tout le jour, je me remémore un discours du général Lyautey à Casablanca, au retour d'une visite à des troupes du Tadla, à ces fours crématoires du Tadla, comme on qualifiait la région torride :

« Ah ! jamais vous n'aurez assez de reconnaissance pour ces troupes qui, d'Agadir à Marrakech, au Tadla, à Kenifra, à Taza, sur la Moulouya ou l'Ouerra, assurent la sécurité du Maroc ; dans la neige et le froid, pendant l'hiver, dans le dur sirocco pendant l'été, elles peinent sans répit. Ce sont bien

les frères de ceux des tranchées de France. Si elles ne connaissent pas l'honneur du mariage incessant, elles connaissent la fusillade embusquée à chaque détour, la rude fatigue des longues marches, les privations quotidiennes, mais surtout elles se sentent si loin, elles ne se sentent pas soutenues, comme leurs frères, par l'élan de toute la nation qui les suit et les reconforte. »

Oui, c'est la guerre, ici, la guerre qui tue, aussi...

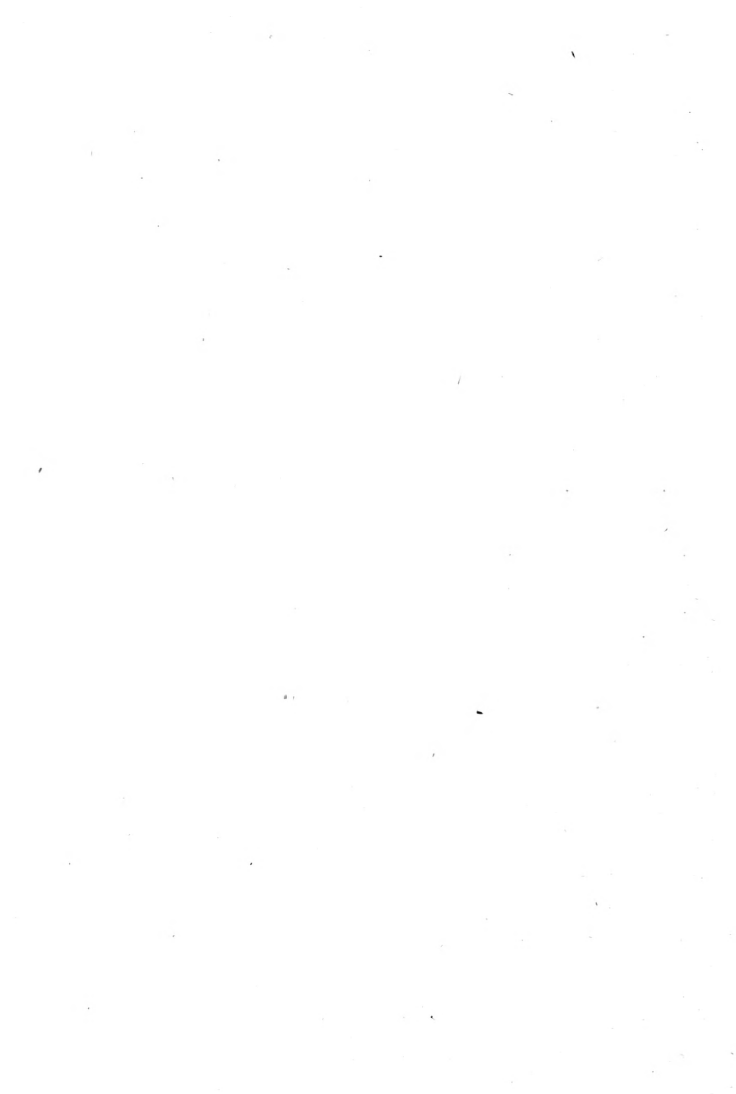
Septembre-novembre 1916.





UN MOIS D'OCTOBRE

A FEZ





i

LE MAROC S'OUVRE

FEZ OU FÉS ? ⁽¹⁾ — DEPUIS PIERRE LOTI,
ANDRÉ CHEVILLON, ISABELLE EBERHARDT.
— LE RAIL A TRAVERS LE MOGHREB. — LE
PAYS DU SILENCE. — VIEILLE ROUE ET
POPOTE.

*FEZ ! J'en avais la hantise, depuis
les voyages de Loti, de Chevrillon, —*

⁽¹⁾ Le général Lyautey — et les services du Protectorat écrivent Fez, et aussi Pierre Loti (Au Maroc, 1889), André Chevrillon (Un crépuscule d'Islam, 1915), Alfred Droin (Du sang sur la Mosquée, 1912), tandis que d'autres préfèrent l's au z, comme le Bureau

qui ont annexé le Maroc aux lettres françaises, bien avant que nos armées y aient ouvert la route à la colonisation européenne ; notre littérature a bellement fleuri au sol de nos conquêtes d'Afrique, comme sur les terres d'Asie ; l'Indochine nous avait valu le chef-d'œuvre de Jules Boissière, Fumeurs d'opium ; du Moghreb sont sortis les cahiers inaffaçables d'Isabelle Eberhardt ; Loti, Chevrillon ont signé des pages définitives où s'inscrit à jamais une vision de la ville fermée encore à l'étranger ; ce n'est point qu'un enrichissement passager de notre librairie d'exotisme ; toute une production métropolitaine aura passé, avec le succès bruyant de la mode, — que dureront, et pour longtemps, ces itinéraires prestigieux où le talent est soutenu, exalté, rénové,

topographique des troupes du Maroc, sur ses cartes ; enfin M. Henri Gaillard, dans Une ville de l'Islam, adopte : Fés, sur sa couverture, et accepte Fez dans une planche de l'ouvrage. J'ignore les raisons de cette orthographe diverse. Le z me plaît mieux comme d'un jambage plus arabe...

devant la beauté inédite du paysage, les découvertes des monuments, le mystère émouvant des humanités lointaines...

Je suis à Fez, — bien facilement en 1916, après un échec assez dur en avril 1914, où l'auto louée à Casablanca n'avait guère dépassé Rabat, — ensablée à moins de vingt kilomètres de Salé, puis s'égarant à l'orée de la forêt ds Mamora ; c'était dans les parages, et la semaine, où deux aviateurs y avaient été massacrés... Toute une journée, nous roulâmes de pannes en pannes, sous la pluie, à travers l'hostilité du bled... Quelles secousses ! La voiture avait du ressort ! Elle était neuve. Mais le chauffeur aussi était novice.

— Suivez la piste..., avait-on indiqué...

Ce n'est pas un œil batignollais qui peut démêler le fil certain parmi l'écheveau de l'herbe à peine foulée, où le lacinis inextricable des rayures tracés par les caravanes. Aussi, après une journée accidentée et des heures de nuit périlleuse avec panne prolongée...

gée, venions nous échouer à Fédala, dans les baraquements providentiels de la voie ferrée.

Les douze coups sonnaient.

Des rais de lumière filtraient des planches disjointes d'une cantine espagnole. Ce comptoir de la brousse noire apparut comme la plus luxueuse posada.

C'était samedi saint, voire déjà dimanche, des quartiers de mouton, de porc, pendaient, des œufs se prélassaient dans une corbeille. Le gigot pascal eût tôt fait de passer au four, et l'omelette de glisser dans la poêle... Une pailleuse sur le plus rudimentaire châlit fût moelleuse, après quinze heures de cahots et de secousses...

J'entends bien que cet épisode est mince, comme souvenir de Fez. Je risquais bien de n'en avoir jamais d'autres. Renonçant à la capitale chérifienne, nous descendîmes vers Marrakech. J'en aimai les jardins puissants, la palmeraie vantée, et je n'ai pas oublié :

*Plus haut que la Cité par delà son enceinte,
Dans l'atmosphère bleue où meurent des lilas,
La Tour Moulay Yazid, surnaturelle et sainte,
Dessinée en relief sur l'écran de l'Atlas !*

*Et le dîner chez le pacha, — le soir qui
prend sous son voile l'or des orangers, les
dalles vernissées, l'eau bondissante des
vasques...*

*Comme j'en ai joui de ces heures de re-
noncement, dans l'abandon de tout l'être à
la dérive magique...*

*Sublimes instants du voyage, — qui en
rachètent toutes les vicissitudes banales —
quand on sait dépouiller le vieil homme, et
d'une plongée douce s'immerger au courant
d'une autre vie, — autre, tout au moins, par
la couleur, et par les rythmes...*

*Ce fut l'initiation au thé à la menthe, au
couscous, au méchoui, de préparation tradi-
tionnelle, servis par des esclaves choisies.*

*Il y eut le long repos, sur les laines somp-
tueuses et les coussins de cuir bombés, au
concert des flûtes, des tambourins, des voix
nasillardes ; et, quand l'on est bien perdu, à*

travers les mets étranges, les musiques bizarres, parmi les hôtes inconnus, la nuit des Mille et une nuits, lourde de parfums, de l'encens qui brûle dans un cuivre, des daturas qui s'exhalent passionnément, — le rossignol chante, notre rossignol de France, sa chanson à roulades d'Italie...

Pourtant, rien ne nous allégeait le poids de quitter le Maroc sans avoir vu Fez, et dans le doute d'y aller jamais ! Les années s'ensauvent. Il me restait tant d'autres projets, — sur la Grèce, la Turquie, les Balkans, et le continent noir...

Et voilà que j'y suis, moins de trois ans après — trois siècles, — avec cette guerre, qui a si brusquement reculé les rivages abordables...

Or, le Maroc, en feu avant 1914, est à peine agité, désormais...

Exposition de Casablanca !... Foire de Fez.

Des manifestations économiques et colo-

niales retentissantes, du calme Moghreb, — par dessus le fracas sauvage de la guerre d'Europe !



LE PACHA DE FEZ

Sans doute, ce ne sera plus le Maroc fermé d'il y a vingt ans ! quand Chevrillon, Loti, ne s'y aventureraient que dans le cortège d'une mission diplomatique, protégée, du Sultan. Encore moins, le Maroc du R. P. de Foucaut ou du marquis de Segonzac... L'ère du mystère est près d'être révolue. Nous ne connaissons plus la sensation de fouler la

piste vierge de pas mécréants, de contempler des sites éternels et des monuments millénaires, survivants des siècles et des siècles, croirait-on, pour le seul regard d'un écrivain nomade, jaloux de perpétuer sa vision intacte. Ecoutez Loti :

— « O Moghreb, sombre, reste, bien longtemps encore, muré, impénétrable aux choses nouvelles, tourne bien le dos à l'Europe et immobilise-toi dans les choses passées. Dors bien longtemps et continue ton vieux rêve, afin qu'au moins il y ait un dernier pays où les hommes fassent leurs prières...

« Et qu'Allah conserve au Sultan ses territoires insoumis et ses solitudes tapissées de fleurs, ses déserts d'asphodèles et d'iris, pour y exercer dans l'espace libre l'agilité de ses cavaliers et les jarrets de ses chevaux, pour y guerroyer comme jadis les paladins, et y moissonner des têtes rebelles. Qu'Allah conserve au peuple arabe ses songes mystiques, son immobilité dédaigneuse et ses haillons gris ! Qu'il conserve aux musettes bédouines leur voix triste que fait frémir, aux vieilles

mosquées, l'inviolable mystère, et le suaire des chaux blanches aux ruines... »

On ne peut chanter mieux. Mais un peuple ne vit pas de têtes coupées, en tournant le dos à la civilisation irrésistible.

André Chevrillon, aussi, s'était complu, dans l'ombre de Fez, à l'idée du crépuscule définitif de l'Islam. Mais il a médité, où Loti se contentait de rêver, de s'abîmer dans une contemplation des ruines, bercé d'un pieux murmure des foules, ou de quelque flûte berbère ; l'historien, le penseur a réagi ; après avoir connu l'attrait, le charme engourdissant des ruelles sans soleil, des « cimetières où les Fahsis aiment à venir s'asseoir au crépuscule avec des roses », il s'est repris :

« Ici, vraiment, la mort a commencé... Il est clair qu'on n'y connaît plus l'élément vital d'une société : l'effort. A cette immobilité des corps qui se pelotonnent dans les burnous et s'accroupissent par milliers, du matin au soir, sous les sombres murailles militaires du

passé, correspond la léthargie des âmes... Qu'on se penche sur ce monde, dont les rigidités farouches semblent si belles quand on songe aux fiévreux labeurs sans âme, aux bruyants ébats de nos foules, et l'on reconnaîtra l'odeur qu'il exhale. Il a la majesté du cadavre, et l'artiste ne voit rien d'abord que cette majesté. Avant de savoir, on désire passionnément que jamais industriels et locomotives d'Europe ne viennent violer de tels silences, tant d'immobilité millénaire, que Fez ne soit jamais ce qu'est le Tanger d'aujourd'hui, avec ses affiches criardes et tout le charivari rastaquouère dont les vrais musulmans s'écartent, réfugiés dans le souvenir des âges antérieurs et la blanche paix hautaine de leur kasbah. J'ai souhaité que dans l'univers enlaidissement de la planète par la civilisation du type industriel que nous appelons la civilisation, ce pays-ci demeurât intact... »

Oui, le souhait artiste d'André Chevrillon se confondait avec la nostalgie médiévale de

Pierre Loti, jusqu'au moment où il s'est ressaisi, tourné vers l'avenir :

— « J'ai fini par comprendre que tout vaut mieux que la présente stagnation putride. Au contact de la vie étrangère, cette société se reprendrait, peut-être, à tressaillir. En tous cas : la mort, voilà l'état qui ne saurait empirer... »

Eh ! bien, il y a une gare, à Dar Debigâgh, où se trace la future ville française, à quelque distance de Fèz, — une gare où arrive un petit train.

Il n'en va pas partout ainsi, aux colonies !

Plus d'une fois, la gare a précédé le rail — qui n'a pas toujours suivi.

Une étroite voie stratégique, peu à peu livrée au trafic et au voyageur, à vitesse limitée... Mais la certitude d'arriver...

Et les gens pressés, qui veulent réduire le trajet recourent à la draisine, qui est le rapide réseau marocain — une sorte d'automobile glissant sur le rail, ne comportant que quelques places, avec une légère plate-

forme pour les valises. Une arrivée, un départ, deux coups de sifflets, le jour, ce n'est pas encore pour dévaster le silence des espaces désertiques...

Le silence... Il est, par ces étendues africaines, d'une densité indéchiffrable ; par la boue profonde de l'hiver, ou le printemps tapissé de fleurs, ou la poussière d'été, nul bruit ne monte du pas mou des chameaux, des grises caravanes, des pieds nus des hommes, les aboiements des chiens d'un douar, — seule alerte à quoi se puisse tendre l'oreille... Cet incommensurable silence, on s'y fait à la longue.

D'abord, il effraie, au seuil des solitudes muettes, d'où il semble que toute voix des êtres et des choses soit bannie. Quel appel éveillerait un écho, à travers cet infini de plaine vide ! D'ailleurs, l'indigène ne va-t-il pas, enroulé de la tête aux pieds dans le haïk,

enveloppé de la djellaba au capuchon toujours relevé, — l'oreille emprisonnée, comme n'ayant rien à attendre du dehors...

Le silence... On l'accepte vite, tout naturellement, à travers le paysage biblique, la nature primitive, où nulle invention de l'homme n'encombre et ne résonne ; le silence est frère de la solitude...

Mais le silence qui plane sur une ville, — qui semble monter des habitations et de cent mille habitants ! C'est une épouvante de mort, — avant que de vous envelopper d'un charme indéfinissable...

Vous montez sur la butte de Qolla, aux tombeaux des Mérénides, par le soir ou par la lune, et la ville sans pareille gît sous vos regards. Pas une fissure dans la coulée de pierre que fait la cité avec ces maisons dont les terrasses se rejoignent et s'enchevêtrent. C'est comme un éboulis fantastique et régulier, de cubes ternes et mornes, de blocs évidés, aux découpures géométriques, en alignement et en entassements de sépulcres ouverts : quelques tours carrées de mosquées émergent,

des jardins se trahissent par des cimes de verdure, sans que les minarets ni les arbres détruisent l'impression de houle pétrifiée où s'abîme la vue, dans une indicible surprise ; c'est Fez-la-Neuve — qui date du XIII^e siècle.

A l'opposé, au sud, — des collines sur lesquelles s'étage le cimetière innombrable de Bab Fetouh, c'est Fez l'ancienne — du IX^e siècle, dans la fin du glissement au creux de la vallée, de la ville indescriptible, arrêtée là, épanchée comme le glacier aveugle et muet, parmi la verdure jusque dans la campagne...

Car, c'est le silence, comme il n'en peut sortir que de cette multitude blanche, qui se mouvait aux fêtes de l'Aïd-el-Kébir. Oui, les salves des fusils crépitaient, dans la joie puérile de la poudre, aux fantasias ; elles ne faisaient que traverser le silence, refermé sur le bruit comme l'eau se recoud sur la déchirure de la rame...

Si Fez n'était pas le royaume du silence, comment une voix, un son, gagneraient-ils une telle importance...

J'entends encore la sonnette du marchand d'eau, elle retentit à travers tout le Maroc — et je vois le nègre aux longues jambes de coureur, les mollets nus, l'outre gonflée et suintante de fraîcheur, la tasse de cuivre...

Parfois, une fanfare éclate, des pistons, des trombones, — ou des instruments indigènes, — la musique du Sultan, mais rarement ; depuis tant d'années, le souverain n'avait point abordé sa capitale.

Ou bien, des rumeurs, des chants furieux traversent la ruelle, — quelque confrérie excitée, hurlant et dansant jusqu'au sang, qu'il ne faut point déranger de ses jongleries frénétiques et le silence a tôt fait de submerger de ses flots infinis ces imprécations éphémères...

On suit des ruelles interminables tournant à angles droits, d'étroits couloirs aux hautes parois lisses, patinées par le frottement des gens et des bêtes, des parois sans regard, et sans voix, sans l'œil d'une fenêtre, sans l'appel d'une bouche, — quand un chantonnement s'échappe, d'une mauvaise porte entr'ouverte par où se voient des écoliers épelant le Koran — une nichée de bambins, comme des oiseaux dans la fente d'un mur...

Et le corridor continue, tourne, monte, descend vide ou obstrué de Fahsis à mule, avec les Bâlek, Bâlek, — Prenez garde — des gens qui dégagent le passage, — des Bâlek, Bâlek essoufflés, des gens accrochés à la queue de la bête, qui ont peine à suivre et se font tirer par elle...

Le silence ! il est, ici, inaltérable. Les bruits les plus différents ne le pénètrent pas, rebondissent comme des balles sur une sur-

face polie. Il n'y a pas de silence dans un pays surpeuplé où tant de générations, de machines, d'instruments, lui disputent la place. Car, le silence existe... Ne souffre-t-on pas, pour lui, de tels éclats de voix insolites, irrespectueux, qui sonnent faux, dans la profondeur des bois, parmi les ruines, à travers des demeures vétustes...

Entre Fez-Bâli et Fez-Eljedid, le quartier de Bou Jeloud, avec un Palais Impérial, des campements vagues, qui sépare et relie les deux villes, subit, à peu près seul, les atteintes de l'occupation étrangère...

« Comment se rassasier de ces champs du silence et d'abandon ?... » écrivait Chevillon.

L'esplanade de Bou Jeloud a bien un peu changé :

« Pierraille, poussière, décombres, étendues muettes, »

où viennent camper les nomades... C'est cela, un peu, encore. Et nous retrouvons,

contre les hautes murailles crénelées, des jongleurs, le charmeur de serpent, le conteur gesticulant dans un cercle attentif. Mais là où le voyageur d'il y a dix ans n'osait descendre de cheval, s'attarder :

« Notre présence n'est tolérée que si nous passons, »

nous stationnons impunément. Les rangs se creusent pour faire place à l'étranger, et les bateleurs n'ont garde de commencer par lui leur quête, entre deux exercices.. :

« sublimes terrains vagues. Je m'y arrête et chaque fois longuement. Si je ne pouvais emporter d'ici qu'une seule image, c'est bien celle-là que je choisirais, Grandeur désolée, muettes suggestions du passé légendaire... »

Or, les autos, sans cesse, évoluent à travers cette populace, parmi les mules, les chevaux, prenant les « tournants » impossibles, de Bab Segma à la Machina et à la Kasbah !

C'est l'école supérieure du chauffeur.

D'ailleurs ils n'iront guère plus loin que Bou Jeloud, où la Résidence générale occupe l'ancien palais du Sultan — quand le général Lyautey monte à Fez.

Mais ce n'est encore qu'un campement de quelques semaines.

Les trompes des autos, le mouvement des plantons, les bureaux militaires et civils, le tac tac des machines à écrire, évidemment, troublent les merveilleux jardins. Pas autant qu'on l'imaginerait... Ces Palais ont été aménagés pour une vie intime nombreuse, avec une garde, un harem, des esclaves, des serviteurs, un entourage considérable... Les hôtes actuels n'emplissent pas ces cours démesurées ; c'est un voyage que de traverser le long cloître de Dar Bâtha, réservé au Cercle des officiers. Et si quelque va-et-vient précipité des uniformes français peut offusquer le délicat silence de ces jardins, endormis dans leurs compartiments symétriques, ce n'est pas pour longtemps. Le calme reviendrait vite... Et, malgré tout, persiste la

séculaire torpeur musulmane, rythmée, ici, étrangement, par le grincement d'une très ancienne roue, d'une noria inépuisable, qui monte l'eau d'un canal dans un autre. Au nom de Bou Jeloud, à l'évocation de ce décor oriental de fleurs et d'arbres enclos dans leurs cadres de faïence, c'est une vasque au jet bouillonnant, c'est surtout la vieille roue noire, aux caisses d'eau basculantes que j'entends, qui accompagne de son gémissement sans fin les conversations de la popote voisine, — inoubliable ; il y avait là des camarades qui savaient recevoir, — oui, vraiment...





II

DES SIÈCLES EN ARRIÈRE

PAR LE DÉDALE DES SOUKS. — AU SEUIL DES
MOSQUÉES. — DANS L'OMBRE DES MÉ-
DERSAS. — LA VIE ENCLOSE. — L'HEURE
DU MOGHREB

En un quart d'heure, on peut être loin de cette jeune enclave française ; il suffit de quelques centaines de mètres, pour reculer de huit ou dix siècles en arrière ; à chaque instant, le voyageur, pour peu qu'il s'écarte de l'itinéraire habituel des Souks et des mosquées, peut prétendre à quelque découverte

personnelle ; sa vue peut se poser où ne s'est point fixé le regard d'un devancier européen, sensation merveilleuse, vierge délice d'une jouissance sans réminiscence aucune de littérature ou de peinture. Oui, la locomotive est là, et le photographe guette. Mais pour longtemps encore il y a du mystère où la curiosité hâtive du passant ne saurait pénétrer...

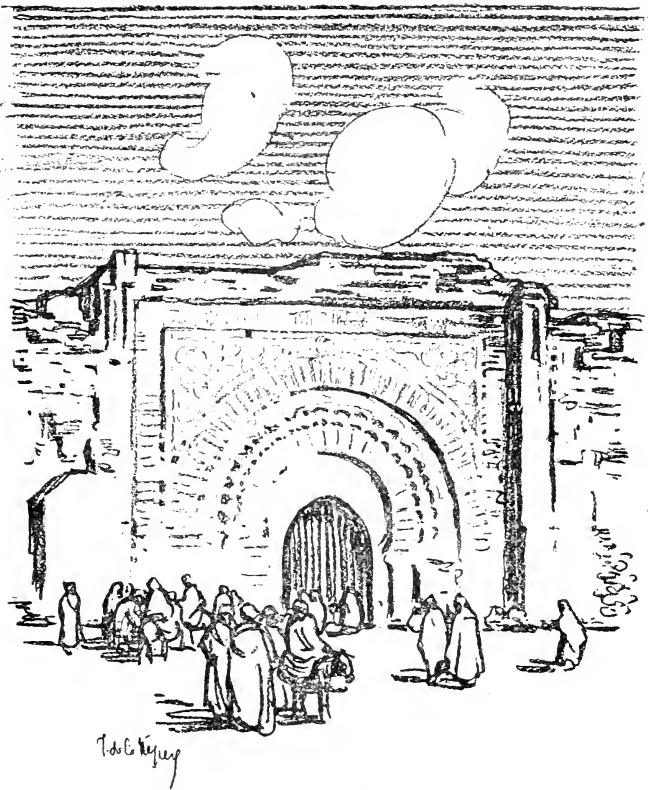
Les Souks !

On y pourrait errer des années, sans en connaître la profondeur innombrable. On prend quelques points de repère, à travers les ruelles inextricables, on adopte quelque boutique, où l'on se laisse conduire par d'amusants gamins, qui ont vite flairé la vie facile, comme cireurs et pisteurs, et voilà Fez pour tant de promeneurs rapides...

Les Souks de Fez !

Ils ne ressemblent à rien d'autre.

Je songerai à Canton, pour le grouillement populaire, les cris des porteurs, la poussée



UNE PORTE A MARRAKECH

des mules comme des chaises parmi la foule. Pourtant, rien de pareil. En Chine, les commerçants sont debout, les gens circulent, pénètrent dans les boutiques. Ici, la marche des burnous blancs est comme une coulée de neige, canalisée entre les échoppes où l'on n'entre pas ; des caisses à mi-hauteur d'homme, le devant seul ouvert — et qui se referme avec quelle énorme ferraille ; une corde terminée par un nœud pend, de la paroi d'en haut, dont s'aide le propriétaire pour monter sur son estrade, où il s'installe, — d'apparence, bien indifférent au trafic. C'est une apparence. Les Fahsis sont de rusés et avides négociants. Ces hommes dans leur haute stature, sont là, assis, immobiles, comme des idoles dans leurs niches, au milieu de leurs marchandises, comme des offrandes... Ils paraissent si peu soucieux de vendre...

J'aurais voulu donner une vue d'ensemble et je tombe tout de suite au détail, tant chaque alvéole de ces interminables enchevêtrements capte l'attention. Souvent, ce sont des passages couverts d'un treillis de

roseaux, quelquefois, de planches, d'une vétusté indicible, qui ne tiennent plus, peut-être, que par les toiles d'araignée. Dans ces couloirs si diversement abrités, nulle part la lumière ne tombe la même ; ici, elle croule comme une cascade ; là, suinte comme une eau sur la mousse ; au bout d'un couloir d'ombre, où cheminent des fantômes, c'est une trouée où les gens sont des blancheurs de marbre.

Parfois, à quelque étroit carrefour, monte un cep énorme, dont les bras noueux décorent de branlants logis.

Des poutres qui s'effritent, menacent de choir, des bois dont la sculpture s'émiette, des murs lézardés et chancelants, et ce silence des marchands et la plainte des aveugles sous leurs loques effarantes, tout ce décor d'abandon incroyable et d'humanité affaissée, dans la splendeur de la lumière, — c'est d'une irréalité fantastique.

Tout cela compose la plus prodigieuse nature morte.

O peintres ! Misère de vos palettes. Voici

des jaunes, des verts, des violets, des rouges, qui font à ce ruisseau de neige des rives multicolores. Des tapis, des couvertures, des babouches, des sacoches, des cuirs ouvragés et brodés, des harnais, des selles triomphales, des étoffes, des faïences, mais surtout, des fruits, des fleurs, des légumes, des graines, des herbes, — si artistement disposées... Le raisin, en grappes énormes, les citrons, les piments, les grenades, les olives, les dattes, les figues concourent à de fastueux étalages... Ce seraient des pages d'énumération, cent tableautins savoureux... Fermons les yeux, respirons seulement la senteur qui se dégage de cet entassement de provisions fraîches, d'épices, d'aromates, des cuisines, du peuple, des bêtes ; et c'est, d'une exquise, d'une ardente fraîcheur, la menthe qui domine, la menthe en bottes vertes, dont la consommation est vaste, pour aromatiser le thé.

(Les immondices, la pourriture des cités d'Islam ? Les voyageurs précédents ne le

croiront guère ? Une voirie combative est venue à bout de l'ordure. Elle n'existe plus dans Fez, nettoyée, râclée, balayée infatigablement par une administration indigène, sous le contrôle de notre Bureau de Renseignements).

Mais ce n'est plus le bouquet viride de la menthe aux éventaires, la vapeur chaude de l'infusion des cafés maures...

Une traînée d'encens : la Mosquée.

Il faut passer, sans s'arrêter...

Le lieu demeure sacré, impénétrable...

Les fidèles enlèvent leurs babouches... on aperçoit un bassin de marbre rouge, une fontaine, entre des colonnades, des arcades ogivales, des alignements d'horloges, des lustres...

Des pèlerins embrassent un revêtement de céramique, sur le mur, glissent une offrande, une prière par un orifice de cuivre... El karouiyin, la plus importante mosquée du

Moghreb... où se lisent les proclamations au peuple...

On s'est amusé à marchander quelque tapis, quelque bijou, aux éventaires où l'on ne demande pas à l'infidèle d'où vient l'argent...

On se promène sans difficulté.

Tout d'un coup, le gamin qui vous accompagne presse le pas, tourne court, ou disparaît... L'atmosphère est changée... La curiosité vous collerait la semelle au sol, et vous avez hâte de vous éloigner... Quelque chose est dans l'air de rude, de fermé et d'hostile... Cent fois, dans vos courses, vous vous heurtez à ces murs derrière lesquels se passent les choses de l'Islam... A Mouley Idris comme à El andalou, à l'approche de tant de zaouyas qui font de Fez la capitale religieuse du monde musulman occidental, la même impression, la même oppression contraint la voix et le regard... On sent le fanatisme muré, le fossé farouche, qui n'est pas près d'être franchi encore...

Et pourtant...

Les Médersas se sont ouvertes, les Médersas jusqu'ici fermées, — les universités où les tolbas font leurs études coraniques.

Avec un tact précieux, notre compatriote, M. Tranchant de Lunel, a fait céder les portes.

Le chef du Service des Antiquités, Beaux-Arts et Monuments historiques du Protectorat est d'une compétence en art musulman, qui s'est formée de toute une vie de voyages à travers la Chine, l'Inde, la Perse.

Le général Lyautey a su retenir cette destinée vagabonde.

M. Tranchant de Lunel est chez lui par tout le Maroc.

Les indigènes ne s'y trompent pas. Ils sentent bien que celui-ci a la baraka — la grâce — d'une initiation lointaine. Ils acceptent qu'il aurait pu naître musulman. M. Tranchant de Lunel est l'homme des Medersas ; naguère, elles étaient horm, consignées à l'infidèle ; désormais, elles sont ouvertes :

« Ici nous touchons au seuil du mystère. Une Médersa, n'est-ce pas pour nous un peu comme le château de la Belle au Bois Dormant. Ne vous offre-t-elle pas le même parfum aimable et vieillot ? Ne contient-elle pas de la légende et du rêve ? Ces portes splendidement massives, ces portes aux lourds marteaux et aux ferrures brunies, ces portes vieilles de six siècles et que, depuis six siècles aucun Européen n'a franchies, il nous est donné de les entr'ouvrir. Silencieux, ému, le cœur battant un peu, nous les poussons doucement... Elles cèdent... Elles nous livrent passage et que trouvons-nous derrière ? Peu de choses en somme : une cour avec son bassin en son centre, une petite mosquée sur l'un de ses côtés, quelques arcades tout autour ; cependant, à cette vue, notre émotion redouble : car ce peu de chose est immense ; d'une pleine beauté, d'un art complet : car ce peu de chose peut, sans hésitation, être mis en parallèle avec les chefs-d'œuvre les plus incontestés de l'Andalousie au temps des Maures.

« L'art des Médersas n'est pas seulement

un art de justes proportions ; c'est encore un art parfaitement rationnel ainsi qu'en témoigne l'heureuse distribution des matériaux employés. Le sol foulé par le pied des tolbas, les lambris inférieurs soumis au frottement des burnous sont construits en matière dure : sol d'onyx ou de faïence, lambris de mosaïques. Toute la partie basse de la Tour où l'eau doit pouvoir ruisseler librement, se montre à nos yeux comme la grande vasque d'un bassin aux revêtements de céramique. Mais, à mesure que le regard monte, il rencontre les matériaux de plus en plus légers, les ornements de plus en plus délicats. Au-dessus des zelliges chatoyants et lisses, rayonne toute une floraison de plâtre, du plâtre amenuisé, travail fouillé, aussi souple qu'une dentelle et rappelant les délicieuses fantaisies de ce grand artiste qu'est le givre. Après le plâtre, le regard, montant toujours, rencontre le bois ; le bois de cèdre aux teintes chaudes des corniches avancées et des corbeaux aux fines sculptures. Enfin, plus haut, plus haut encore, de folles avoines

courent sur les tuiles vernissées s'écheveiant en fil d'or dans l'azur ardent du ciel.

« *Remarquons-le bien : alors que nous ne voyons dans les musées que les reflets plus ou moins éteints de quelque époque disparue, nous nous trouvons ici en présence d'un art vivant. La princesse du comte de Perrault n'était pas morte ; elle n'était qu'endormie. De même la Médersa a continué de respirer d'un souffle égal, dans le calme sommeil de l'Islam. Aujourd'hui, comme autrefois, les tolbas, après avoir laissé leurs babouches sur le seuil, viennent faire leurs ablutions dans la vasque du bassin. Nous les voyons prier à genoux au fond de la mosquée ou encore étudier les Saints livres étendus sur les dalles ; dans quelque coin ombreux, parfois, un chat maigre, génie familier du lieu, passe en frottant son échine contre les zellijes ensoleillés et sa silhouette s'inscrit étrangement dans l'entrelacs des mosaïques. »*

Petit à petit, l'on se risque à aller sans guide. La pensée n'est plus écartelée, de l'Europe quittée à la terre de conquête... Les nouvelles se raréfient, le temps perd de sa valeur ; on vit parmi des camarades dont la vie est ici, depuis des mois, des années... On a des journées sans mélange de passé, sans empiètement d'avenir... On goûte pleinement l'allégresse de l'azur, la limpidité ineffable des nuits... On sort du cercle officiel... On pénètre dans quelques intérieurs. On dîne chez le riche marchand qui a passé la mer, jusqu'à Londres... Et l'on comprend, peu à peu, cette existence close... On attend que l'hôte ait « fait le chemin », prévenu le gynécée. Dans le patio de marbre, d'eau, de fleurs, de colombes énamourées, il ne reste que les noires esclaves...

— *Vous avez mangé le mouton avec vos doigts ?*

Et ce mouton, ainsi cuit, est délectable, et ce n'est pas si dégoûtant de manger avec les doigts, lavés à chaque service...

Oh ! que je ne vous raconte pas le menu

arabe : il est dans toutes les relations de voyage. Ce qu'il faut goûter ici, c'est d'être retransché du monde, parfaitement emmuré, n'ayant de vue que par en haut, vers le soleil, les étoiles...

Mais les terrasses ?

Ah ! cela pourrait durer des pages et des pages...

Et puis, relisez Loti. Il a tout dit, de ce désert des toits, soudain peuplé, au crépuscule, de toutes les femmes de la ville ; les captives font leurs tours de préaux aériens : toute la journée, on n'a vu que les burnous de laine pâle, à travers la ville, blême, et voici que chaque compartiment des toitures est hanté comme une boîte de jouets, de créatures bariolées, — une floraison subite, comme des jardins suspendus, des femmes aux accoutrements de toutes couleurs, des marionnettes aux gestes gourds, qui se dressent

quelques instants, puis retombent dans leurs tiroirs... Brève apparition du couchant, qui se décolore avec la minute où le soleil cesse de dorer les pierres blêmes, d'allumer la poterie vernissée des minarets...

C'est l'heure du Moghreb...

*La flamme blanche est hissée, et le muezzin,
— le mouedzen — pousse son appel farouche
à la prière.*

— Allah Akbar...

qui ricoche de mosquée en mosquée.

— Allah Akbar...

Déchirement lugubre à nos oreilles, accoutumées au carillon des cloches, aux mélancoliques angélus, si doux à comparer avec ces âpres voix hurlantes qui n'ont plus rien d'humain, percent l'étendue comme des sirènes de bateaux à travers la tempête.

— Allah Akbar.

Fuyons la lividité brusque du Moghreb, l'heure blême où, pareils à des fantômes, les

Fahsis cheminent, s'éclairant de la haute lanterne à coupole ouvragée — sur le modèle ancien, aujourd'hui découpée dans le fer blanc d'une boîte de conserve ou d'une touque à pétrole...





III

QUELQUES SOIRS DE 1916

AU MELLAH. — LA ROMANCE QUI VIENT DE FRANCE. — LE DAR BEN DAOUD. — LA BOUTIQUE DU RELIEUR.

Quelques centaines de mètres, et nous sommes à des siècles et à des lieues du pays musulman... Les fantômes blancs se sont évanouis, les minarets se sont tus, le décor s'est retourné... Voici des maisons ouvertes sur la rue, avec des boutiques, des escaliers, des fenêtres, des balcons, tout un quartier d'Extrême-Orient, aux audacieuses couleurs.

Contraste de la plus extrême violence, — avec la monotonie sévère de la foule voisine... C'est le Mellah, dix mille juifs, le ghetto adossé aux murs et au parc du Palais... Calottes noires, lévites noires, babouches noires des hommes... Voici des femmes, une multitude de femmes, aux visages découverts, des femmes aux bras nus... Elles circulent en robes éclatantes, chargées de colliers, coiffées d'une mître de soie rigide, serrée autour du front d'un bandeau, d'une couronne de bijoux... Des femmes, des jeunes filles, — des enfants richement parés... Et le grouillement de la misère, aussi...

Le Mellah...

Par toutes les capitales marocaines, c'est le même lot toléré d'Israël, mais nulle part plus réprouvé qu'ici, au bout de la ville sainte... Cependant, ici, l'on respire, dans les douceurs de la rue accueillante. La protection française s'est ajoutée à celle, quelquefois insuffisante, du Sultan. Naguère, l'entrée du Mellah était souillée de l'ordure musulmane, le pourtour encombré, comme

muré de cadavres et de charognes de bêtes. Tout cela a disparu, et c'est dans le Mellah que se logent les magasins européens, — ou plutôt coloniaux...

Je pourrais m'attarder dans le souvenir d'heures curieuses à telle ou telle porte ; nous avons déjeuné à la juive, chez le grand négociant, les femmes debout, massives et douces, buvant avec l'invité le vin de l'hospitalité, les bras passés sous le sien ; des musiciens jouaient des airs arabes, alternant avec la musique hébreuse, d'une somptuosité passionnée, après quoi ceux-là n'étaient plus que d'indésirables charivaris ! Aussi, nous avons conversé avec le grand rabbin, à la longue barbe blanche, que l'on nous dit bigame, le dernier de la tribu, dans ce cas, autrefois régulier chez les Israélites marocains.

Mais j'ai hâte d'arriver là-bas, au bout du Mellah, à la Place du Commerce...

Bien banale, pour beaucoup...

Des cafés, restaurants, concerts, disons le

mot, beuglants, — avec leur public de coloniaux... Je n'en avais pas vu encore, à l'intérieur de Fez... Je les retrouvais, tels que dans un autre empire du monde... Ici, ils étaient mobilisés... Ils avaient les accents de nos terroirs méridionaux... Ils faisaient terrasse par groupes de pays... Ils avaient des plans de colonisations naturellement... Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, dans la foule des territoriaux involontairement émigrés, il en est qui sont capables de rester... Ils étaient, d'ailleurs, pour l'occupation pacifique. Seul, un habitué, menaçait d'abattre demain tout ce qu'il avait épargné la veille ; c'était un civil revenant de la chasse, très monté contre les perdreaux, qui ne tenaient pas...

Le soir c'était plus colonial encore ; sur une courte estrade, une robe rouge succédait à une bleue ou à une noire, des chanteuses poussant des romances qui venaient de France...

Nous écoutions du dehors, et ne voyions

qu'en partie « l'artiste lyrique » annoncée à l'extérieur. Mais elles sortaient pour quêter.

J'étais avec quelques officiers, rapides et sûres connaissances que l'on fait à quelque poste d'Extrême-Asie et que l'on retrouve, quinze ans après, à quelque conquête d'Afrique.

Savoureuses et nostalgiques amitiés, où se suppriment le temps et les lieux, tout de suite renouées, par quelque souvenir commun de la brousse ou du bled, d'une étape à la popote accueillante, ou d'une randonnée à cheval, d'une navigation sur quelque raffiot de la Méduse, d'une « Fluviale » française ou d'une chaloupe annamite. Nous nous disions bonsoir, quand un de mes compagnons me pria de rester encore :

— Lisez ceci.

Je lus :

« Mon petit Henriot,

« Je t'ai aperçu hier... Malgré les galons qui se sont ajoutés, j'ai reconnu mon sous-lieutenant d'il y a quinze ans... N'auras-tu

pas peur de revoir ta Mariette, — étoile de Caf-conç', chez les Bédouins ?... Viens donc un soir, mais n'entre pas dans la salle, — je serais capable de rater tous mes effets... »

— *Une femme adorable, artiste, lettrée, pleine d'esprit, je vous assure... Elle était dans sa famille, mais d'une indépendance...*

Je faisais la part de l'illusion ; le cœur reste si naïf chez les soldats aux juvéniles aventures...

— *C'est elle...*

Presque pas de voix, mais sûrement conduite, une tenue de femme qui a appris, sait se tenir...

La robe blanche descendit, la soucoupe à la main dans la salle, sortit, vint à nous, commanda une boisson...

— *Sans ça, je n'aurais pas le droit de m'asseoir. Eh ! bien, oui, voilà... Je ne te dirai pas que tu n'as pas changé... Ce serait comme si tu me le disais à moi... Mais tu es*

vraiment jeune... Enfin, je n'ai pas à me plaindre...

Elle balaya le passé en quelques phrases.

— Je n'étais pas faite pour brouter à un piquet. J'ai suivi « des amis » à travers le monde... Je ne chante que depuis quelques semaines... J'étais venue ici, pour l'Exposition, où j'avais espéré trouver un emploi... Ah ! je n'arrive pas de France... J'avais « quelqu'un » en Algérie, — qui est parti pour le front, disparu... Alors, je chante, en attendant la fin de la guerre... Et toi ?

— Je reviens de Salonique, et j'y retourne...

— On m'appelle, tu reviendras...

— Certainement...

Pendant que le garçon relevait les consommations, debout, nous attendîmes quelques minutes ; M^{lle} Eva, des Grands Concerts Parisiens, reprenait son numéro avec :

*Ah ! mes amis !
 Qu'il est gentil,
 Mais sacristi,
 Qu'il est petit
 L'œil à Kiki...*

Lentement, sous la joaillerie d'or de la pure nuit d'Afrique, nous regagnons le Dar Ben Daoud...

Il m'avait fallu des semaines, avant d'être sûr de mon chemin.

Maintenant, je me guidais à des cimes adorables de peupliers, qui fusaient des jardins dont on ne sait rien que ces élancées d'arbres du Nord, dont le clair feuillage est comme un souple et transparent jet d'eau verte...

L'eau...

Jusqu'à présent, à ce mot, je voyais des sources, des fleuves, l'océan, les fontaines de Rome. C'est à Fez, désormais, que je songerai...

L'Oued...

C'est le plus souvent, quelque triste méandre, entre des berges de terre, à travers le bled...

L'Oued Fès se répand dans une course enchantée en mille ruisseaux « qui s'entrelacent sous terre » ; en même temps que la ville est sur l'enchevêtrement des racines de tous ses jardins, elle baigne parmi les ramifications liquides de l'oued paradisiaque. C'est un ravissement de toutes secondes. Dans le dédale des rues hermétiques aux murs rigides, soudain, c'est la chanson de l'eau. Elle dévale comme un torrent de montagne, s'engouffre sous un moulin, ressort toute échevelée, pour retomber à une autre roue qui la déchire, puis, l'on ne sait plus. C'est la même qui s'alanguira dans les vasques des Palais, coulera aux bouches d'une fontaine, emplira les cuves d'ablution de la mosquée, tantôt doucement captive, tantôt courante en folle liberté. A travers le pays, l'œil s'est déshabitué du spectacle de l'eau, qui rassemble et disperse ici toutes

ses forces natives et ses artifices les plus brillants...

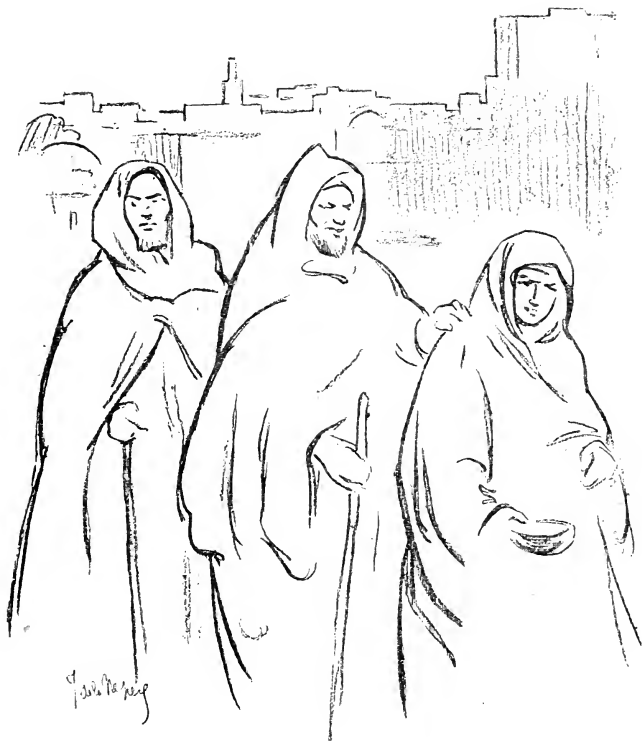
Le Dar ben Daoud avait son bassin oblong et sa vasque centrale — et d'autres dans les salles du rez-de-chaussée ; tous les habitants n'aimaient pas également leur chanson intarissable, — témoin la voisine qui tentait avec torchons et serviettes d'étouffer la belle voix liquide sans autre résultat que l'inondation...

Au Dar Ben Daoud logeaient des hôtes de passage de la Résidence générale ; il en passa des plus divers. Comme je séjournais quelques semaines, je m'étais habitué à la présence du jet d'eau, qui était comme une fleur jaillissante, parfumée des daturas et des orangers voisins.

Ce à quoi je ne m'accoutumai pas, c'était à l'appel nocturne du muezzin...

— Allah Akbar...

Dans l'immense silence où l'eau monte et descend en gerbes de murmures, ce n'est pas un appel à la prière, mais au silence ; tout



AVEUGLES A RABAT

se tait davantage, après ce cri qui tourne dans la nuit, dévorant tous les autres bruits, comme font, pour les ténèbres, le phare intermittent, sur les flots plus noirs après son pinceau de lumière...

— *Allah Akbar...*

Ce n'est pas une voix d'homme, mais un hurlement de bête, pour nos oreilles chrétiennes une plainte déchirante, dont l'étendue vibre longtemps angoissée...

— *Allah Akbar...*

A cette vocifération lugubre, j'ai dû plus d'une heure d'insomnie... Je ne m'endormais qu'au jour, pour peu de temps — trop tôt éveillé, bizarrement :

— *Agi, agi... Viens, viens.*

C'était « l'ordonnance », qui essayait de mettre à l'ouvrage son escouade de vieilles servantes indigènes.

— *Agi, criait la voix de Carcassonne.*

Les vieilles écoutaient, mais la phrase était finie...

— *Agi...*

Sans doute, le seul mot que possédait notre

maître d'hôtel, qui devait, alors, prendre les ustensiles pour indiquer le travail, arroser, balayer...

Souvent, notre territorial en exil s'écroulait dans le plus morne désespoir :

— C'est terrible de ne pouvoir pas se faire comprendre, tout de même.

— Agi, Agi...

Les vieilles approchaient... et rien de plus ne venait...

Je vais quitter le Dar Ben Daoud...

A mesure que j'avance dans la vie, les départs deviennent plus moroses...

Jeune, on peut se promettre : je reviendrai...

Maintenant, je me dis plus souvent que je ne reviendrai pas, jamais plus...

Alors, on voudrait tout emporter, d'un regard, d'une aspiration, la splendeur de l'éther, le parfum de la terre, tout le mystère des êtres...

Pour le dernier soir, retournons au Souk, vers le marchand qui nous fut le plus accueillant. Il vendait des reliures et des Korans. On se hissait dans sa niche ; il n'entr'ouvrait que la moitié du volet. On palpaît les cuirs ouvragés.

Il vous versait une goutte de parfum sur une paume. Et l'on n'en finissait pas de s'en aller, tant il avait l'art de raviver la curiosité émoussée, en réservant pour la minute où l'on se décidait à se lever, quelque couverture plus rare que tout le reste.

Le poète Wladimir d'Ormesson, l'auteur de délicieux Jets d'eau, qui fut notre voisin du Dar Ben Daoud a fixé le charme de ces heures nonchalantes, « dans les Souks de Fez. »

La Boutique du Relieur.

*Sidi Drin Lakhali, vieillard doux et poli,
Soigné comme il le faut pour un savant classique,
Au fond de ce placard qui lui sert de boutique
Vend des livres de choix au Souk de Fez-Bali.*

*Avec ses longues mains, sans mots, sans heurts, sans bruit
Il range, un à un, les textes qu'il veut vendre ;
Mais dans l'obscurité d'un coin secret et tendre,
Il cache la Sagesse, l'Amour et l'Infini.*

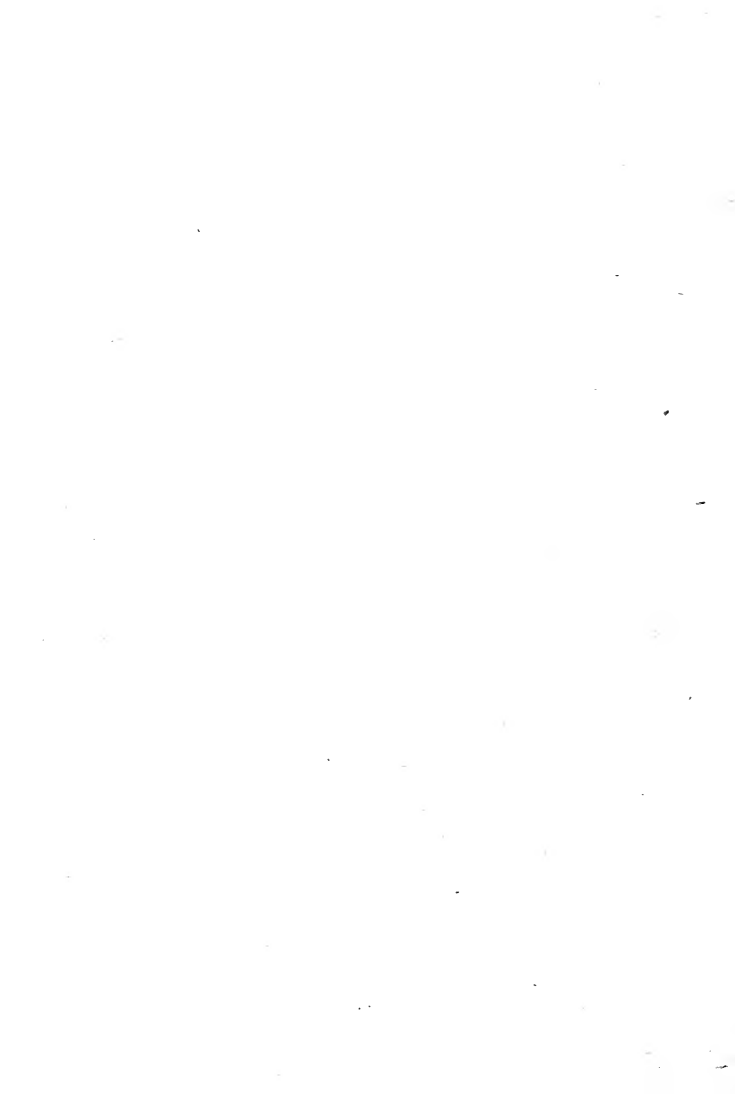
*A ses pieds, des flacons de cristal et de verres,
Parsemés de dessins où l'or met ses tournois
Sont, comme des jardins, pleins de senteurs légères,*

*Car, Lakhali, marchand et artiste à la fois,
Sachant comment les fous et les sages s'enivrent,
Vend ces deux voluptés ; les parfums et les livres.*





SUR LA TOMBE
D'ISABELLE EBERHARDT





I

DANS LE VENT ET DANS LE SABLE

LE TRAIN DU SUD. — L'OUED AÏN SEFRA. —
L'ATTIRANCE DU SABLE. — LA RÉQUISITION
DES CHAMEAUX. — UN BOIS DE
BOULOGNE SAHARIEN.

Je croyais bien avoir épuisé le Maroc, avec un dernier soubresaut d'exotisme, à Tlemcen, où le chef-lieu de préfecture et la ville de garnison l'emportent chaque jour un peu plus sur la ville indigène. Les monuments arabes, contemporains de ceux de Grenade, et les facilités d'accès et d'existence lui

confèrent tous les titres à la curiosité des savants, des artistes et des touristes. S'ils viennent d'Algérie, de la côte jalonnée de l'émigration européenne, la surprise peut être provoquée à la grande Mosquée, à Boumédine, à Mansoura, à des ruelles, à des boutiques, à des fragments demeurés, comme des morceaux d'exposition. L'installation française, d'autre part, déjà vieillotte, donne une note paisible de province. Tout cela est très fondu, d'un goût savoureux, d'un charme reposant, dans un magnifique paysage de forêts de chêne sur les montagnes de thuyas, de térébinthes, d'oliviers, de figuiers, de lentisques sur les pentes et dans les vallées. Mais pour qui arrive du profond Moghreb encore intact, aux sanctuaires inviolés, l'enthousiasme est bien amorti, la sensation diminuée.

Tlemcen, c'était le commencement de la fin...

Il suffit de quelques heures pour que toute vision d'Islam s'efface : nous sommes à Oran, toute neuve et trapue, ramassée pour la culture et le négoce...

Aussi j'hésite malgré l'affirmation du général R..., qui nous avait fait promettre :

— Rentrant par l'Algérie, il faut faire un crochet dans le Sud-Oranais ; je vous attends à Aïn-Séfra ; de là, vous gagnerez Figuig... Cela vaut le voyage...

Aïn-Séfra, Figuig, Colomb-Béchar, toujours au bout des cartes, du Maroc ou de l'Algérie, régions vagues, frontières confuses... La tentation était faible, devant le long trajet, encore, pour une pointe vers l'Afrique saharienne... Enfin, pour me renseigner un peu, j'entre chez un libraire, la première fois depuis des mois ; j'achète un guide, je cherche les ouvrages sur la région, je feuillette Notes de Route, et dans l'Ombre chaude de l'Islam...

Isabelle Eberhardt ?

J'ai reçu ces volumes, naguère...

Oui, je me souviens, tout de suite avant la guerre.

Voilà bien une raison de n'avoir pas lu...

Ce n'est pas ce qui m'a empêché, — mais la terreur d'un « voyage de femme », l'appréhension de l'inconnu, assez justifiés par tant de mystification de l'imprimé à quoi se livrent tant d'exploratrices de sleeping et de paquebot...

Aïn-Séfra, Figuig...

J'achète... et ce n'est qu'aujourd'hui, que je lis, — la route ne m'ayant guère laissé de loisir...

J'ai pris à 5 h. 25, le petit train, bondé, pour Perrégaux, Mascara, Saïda, Méchéria, Aïn-Séfra, Beni Ounif de Figuig, Colomb-Béchar... Grand mouvement d'officiers, pour le Sud, où l'on fait colonne, — presque tous revenant du front de France, blessés, convalescents... Départ à 17 h. 25, on roule dans le noir infini...

La petite salle du wagon restaurant se vide tôt, chacun gagnant sa couchette...

J'espérais quelque conversation avec quelque familier de l'Oranie...

Personne d'autre qu'une grasse Mauresque, en culotte bouffante, au visage bouffi

sous le fard, le cou, les poignets, les chevilles entourés de colliers et de bracelets, accotée à deux individus, en casquettes à carreaux, foulards rouges ; une scène de bouge, la fille qui chantonne, causant à l'un, embrassant l'autre, les bras nus sur la table poissée de bière, — hors des sandales, les talons nus traînant sur le parquet souillé...

Veillée lugubre, — où je suis à la minute de regretter...

J'essaie de voir... La nuit est d'un noir massif, impénétrable, d'un silence angoissant... Aux arrêts, je me penche, vers la lumière, le tumulte, qui s'éteignent, se taisent, comme instantanément... Au jour, je verrai que ces gares ne sont souvent que des fortins isolés, ou éloignés des agglomérations...

Aïn-Séfra, station importante, huit heures du matin, — grisâtre... où éclatent des rouges, des bleus d'uniformes africains, extraordinaires au souvenir des draps kaki et horizon... Je chemine, avec l'officier d'or-

donnance du général, — qui fut un hôte du Dar Ben Daoud, à Fez...

— Vous avez un mauvais temps... Il faut le soleil... Le temps se lèvera...

Je l'espère... Nous marchons dans le sable... C'est la grande avenue, bordée de maisons, toutes pareilles... en alignement parfait. Un chef-lieu de territoire militaire, les civils d'un côté de l'Oued, la Division, les casernes, l'hôpital, la redoute de l'autre. A l'écart, le Ksar, le hameau indigène... C'est une géométrie dépouillée de toute fantaisie...

Je ne demande pas aux villes et aux sites de se livrer tout de suite... Une nuit fripée de chemin de fer, un matin morne, il n'en faut pas plus pour accabler un paysage, à son petit lever... Mais, ici, où l'œil d'un coup embrasse toute la cité régimentaire, ses lignes de bâtiments aux parallèles impeccables, coupées de perpendiculaires impiroyables, mon impression première se reformera-t-elle ?...

Nous enfonçons de plus en plus dans le

sable, en avançant vers le pont qui traverse l'Oued, aux minces filets d'eau...

— Il y a des crues brusques, en une heure, qui submergent, inondent, emportent tout... C'est comme cela qu'Isabelle Eberhardt est morte.

J'interroge :

— Oui, je l'ai bien connue, me dit un capitaine... C'est moi qui l'ai retrouvée... Elle avait été étouffée, plutôt que noyée, restée plaquée contre sa maison par le choc, les pieds en l'air... Des bottes, un burnous, je croyais que c'étaient des vêtements, seulement... J'ai, plus tard, ramassé les papiers dans la vase... Elle est enterrée ici...

Ce n'est plus le matin livide.

L'air prend un air que je n'avais pas vu encore, tout rougeâtre, — comme d'une cendre fauve qui tomberait d'un tamis invisible, — la poudre d'un sablier vaste comme l'espace ; un rideau de pluie minérale, tendu jusqu'à l'horizon...

— *Un peu de sirocco... Cela tombera, après-midi... Il faut le soleil, sur les dunes...*

En effet, cette ligne de dunes, en avant du Djebel Mekbel, ne sont qu'un bien terne amoncellement de sable par cette matinée opaque...

Je tourne le dos aux dunes incolores et me dirige vers le village civil... De ce côté de l'Oued, comme dans le quartier militaire, Aïn-Séfra semble évacué ; la guerre d'Europe, ou la colonne dans le Sud, ont fait le vide, des colons comme des légionnaires.

Là-bas, aux maisons qui bordent la plage de sable, quelque mouvement se propage, un va-et-vient de porteurs, de grands diables maigres qui se démènent, à travers des caisses et des ballots, parmi des grognements bizarres, le chargement d'une caravane... Je ne voyais pas les chameaux, allongés ou agenouillés sur le sol ; mais voici qu'ils se dressent, comme à ressorts, la tête projetée au bout de ces longs cous articulés. A quoi ressemblent-ils, — tenant de l'autruche par

*les hautes pattes, du serpent par cette enco-
lure qui semble ramper dans l'air, de l'âne
par la douceur de la tête.. : Chameaux à la
lippe héraldique, de VICTOR BARRUCAND :*

*Vous remontiez au nord et campiez vagabonds
Dans des terrains tachés d'herbe dure et d'épines,
Avec vous la tribu se déplaçait par bonds
Et ses enfants nichaient dans vos maigres échines.*

*Et nous vous avons vus sur le sable au repos,
Dans le cercle des feux allumés pour la halte,
Avec le cou tendu des bêtes de troupeaux
Et sculptés comme au cœur d'un temple de basalte.*

*Et nous vous avons vus quand jaillissait le jour
Quand vous vous releviez pour l'éternel voyage,
Lourds encor de la nuit et comme au temps d'Assour
Saluant le soleil de vos têtes sans âge.*

*Méhara de bataille et bêtes de convois
Aux larges flancs chargés de sacs d'orge et de laine,
Vous venez d'une histoire où tout est gloire et peine,
O bêtes de misère et bêtes de pavois !*

*Pauvres chameaux pacifiques, — qui ne
se doutent pas que la grande guerre les*

guette ; ne vais-je pas rencontrer, dans quelque hôtel d'Alger, un général anglais à la tête d'une mission, pour l'achat de milliers de chameaux, en vue de l'Egypte...

Les dunes, les dunes..! Même avec le soleil! Enfin, je ne demande pas mieux... Mes hôtes ne marquent aucune nostalgie d'autre résidence..: à une nuit d'Oran, tout près de France, — le courrier presque tous les jours... Et le sable, sous le soleil, leur est un décor suffisant, où ils se plaisent...

Je ne vais pas tarder à les comprendre...

Les dunes, sous le soleil... C'est la conversation au déjeuner. Mes compagnons sont désespérés de la malchance... Mais voici le soleil... Quelle magie souveraine a transformé l'aride et décevante contrée en je ne sais quel royaume de lumière divine, — je dis bien, — ni terrestre ni céleste...

Peu à peu, toute la sécheresse de l'étendue a fondu au regard...

Quelle révélation ! la dune, tout à l'heure inerte et massive, la voici tellement souple et vivante, toute rose, toute dorée, toute frissonnante comme un épiderme au baiser du vent... La poussière se soulève subtile, immatérielle comme une lueur, allumée comme une flamme... Et maintenant, c'est comme une fumée qui serait la forme du vent...

Que je comprends désormais l'attraction du sable !

Mon guide saisit bien que le charme opère.

Il m'entraîne à cette montagne qui, dans le vent, semble aussi venir à nous... Soudain, ô prodige, de ces dunes stériles, dans un ravin abrité, surgit la végétation la plus imprévue d'eucalyptus, de cyprès, de tamaris, de houx, de peupliers, comme des arbres irréels sortant de ce sol instable comme une fumée ; une odeur chaude de figues hante ce bois artificiel ; des lauriers tendent des roses ; les peupliers dénudés, à la mine trop haute, sont gagnés de feuillage au tronc...

Le Bois de Boulogne, — l'appelle-t-on. Ce sont, beaucoup, des arbres d'hiver, au

feuillage jauni, — vision déconcertante, dans ce ciel rose, sous l'incendie du couchant...

Je croyais avoir vu, à peu près, tous les feux d'artifices que tire le soleil à travers le globe...

Rien de comparable, jamais, à l'embrassement du couchant, sur les dunes sahariennes... La dune, le vent tombé, s'immobilise... Mais elle ne va que dormir. Au réveil, elle recommencera de submerger les peupliers de sa poussière impalpable qui monte, comme l'eau, dans un navire coulant, aux mâts qui s'enfoncent... Tout est rose, le sable rose plus rose, les tuiles des toitures, les murs baignés de rose, d'un rose de chair, entre les montagnes violacées, sous le ciel d'un bleu profond... Tout est rose, dans l'incommensurable silence. Des bœufs, des moutons, remontant au Kzar, piétinent, un instant, le rose crépuscule, disparaissent dans un sillon de poussière rose. — Nous marchons dans les avenues du village, qui sont des fleuves de lumière

rose... Mais la nuit avance son visage pâle. Elle cueille toutes les roses de l'occident, peu à peu d'une main furtive, elle essuie les douces teintes de sang des palmiers. On regarde, on ne peut s'arrêter de regarder... Mais vers l'Oued, la plage se décolore, autour d'un groupe noir de chameaux, comme des barques tirées sur le sable...

Désormais, je saurai ce que cela signifie quand ils me parleront du Sud oranais, ceux de l'Afrique, et pourquoi ils endurent toute cette rude vie dispersée aux portes du désert ; il y a les soirs roses, il y a les nuits bleues, — sans épithètes. Et je comprends Isabelle Eberhardt — quand elle écrit de ce camp aux alignement rigides :

— Aïn-Séfra est belle...

Cette petite capitale de la Légion Etrangère devait s'embellir encore mélancoliquement de la tombe d'Isabelle Eberhardt...



II

UNE BLANCHE AU DÉSERT

L'OISEAU DE PASSAGE. — LA PHILOSOPHIE
DU SOLEIL ET DE LA ROUTE. — L'OASIS DE
TIOUT. — LE PRESTIGE DE SI MAHMOUD.

L'aventure est unique, et ne pouvait échoir qu'à une âme slave, — de cette jeune Russe cultivée en allée à la vie nomade, fataliste, sans regret des autres destinées qui avaient pu s'offrir. La fuite au désert dans un renoncement total de penser, tel est le phénomène, difficilement explicable à nos esprits, — d'un être dont la vigueur physique et les dons in-

tellectuels, pleins et sobres, disent irréfutablement la robuste santé morale, malgré les écarts et les excitations, — ou les apaisement — de boire et de fumer, — comme un homme :

— « *Beaux jours de sable et de soleil ! Rien d'amer ne soulevait mon cœur. J'avais trouvé le fond de ma respiration morale. La force joyeuse de la terre était en moi. Je me sentais immortelle et si riche dans ma pauvreté* (1). »

Isabelle Eberhardt a fourni à la Petite Gironde, du 23 avril 1903, les renseignements biographiques que je résume :

Née en 1872, d'un sujet russe musulman, d'une Russe chrétienne. Le père mort; élevée en garçon, à Genève, habituée au costume masculin. Commence des études médicales; entraînée vers la littérature.

En 1897, Isabelle Eberhardt perd sa mère, à Bône, — où elle a appris la langue du,

(1) Notes de route, ISABELLE EBERHARDT, publiées avec une Préface de VICTOR BARRUCAND (G. Fasquelle, 1914).

pays. Avide d'inconnu et de vie errante adoptant le costume arabe, elle parcourt seule la Tunisie et l'Algérie. En 1900, elle épouse, selon le rite islamique, à Eloued, le maréchal des logis indigène, Sliman Ehnni. En 1901, elle est victime d'une tentative d'assassinat, par un indigène, — dont les mobiles ne furent pas déterminés, au Conseil de guerre... Le plus étrange est qu'Isabelle Eberhardt se voit expulsée d'Algérie, — pas de France, où elle régularise son union musulmane. Naturellement, on cherchait des explications ordinaires à cette existence aventureuse. Comment une Européenne cultivée pouvait-elle, sans but intéressé, se mêler à la vie indigène, d'où les fonctionnaires et colons se tiennent si distants. Comment opérerait-elle pour y être pareillement accueillie ! Il semble qu'on en vient à la soupçonner de propagande antifranaçaise, d'antisémitisme...

L'oiseau de passage volait trop haut, — au-dessus de l'incompréhension, — qui devient vite de l'envie et de la méchanceté.

Isabelle Eberhardt ne s'y trompait pas :

— « *A Alger, j'avais dû mépriser des choses et des gens ; je n'aime pas à mépriser, je voudrais tout comprendre et tout excuser. Pourquoi faut-il se défendre contre la sottise, quand on n'a rien à lui disputer, quand on n'est pas de la partie... »*

N'était-elle pas Russe, d'abord, une étrangère — si loin de notre mentalité française... Une étudiante... Elle savait le français, le russe, l'allemand, l'arabe... Elle écrivait... Elle s'habillait en homme — en homme ? Non, en Arabe !...

Elle maniait les chevaux comme un cosaque... Elle buvait le thé à la menthe et fumait le kif sur la natte du café maure... Elle était jugée !...

On ne la connaissait guère dans la hiérarchie militaire, — où elle n'avait pas ses entrées. Elle se présentait comme envoyée d'un journal ! La présentation suffisait à la faire vivement éconduire. On ne peut demander à tous les chefs d'être des lettrés, tels que Lyautey, qui s'empresse de lui faire accueil et crédit sur ses essais. Son œuvre n'existait

pas. Mais qu'elle existe, aujourd'hui et à jamais, cela ne dérange pas l'opinion erronée ou ignorante de quelques-uns, qui ne peuvent accepter le génie sous le travestissement de la femme incomprise. Quelque rapport des heures troubles ont fondé leur jugement sans appel. Ils ne liront même pas : ils ne peuvent pas s'être trompés... En résumé, une dévoyée, — qui se plaisait à la société des goumiers, tombée au plus bas de la perversité sensuelle ou de la détresse morale, sans relèvement possible.

Mektoub.

C'était écrit.

Or, ce n'était pas par déchéance de l'esprit, par diminution de moralité, qu'Isabelle Eberhardt s'enfonçait au désert, dans la seule compagnie des errants qui lui étaient chers. Une conscience claire la guidait ; elle n'allait pas au hasard ; elle vivait sa vie, en toute volonté : elle avait choisi sa voie :

« Les choses (du monde) ne m'intéressent pas. Le soleil me reste, et la route me tente.

Ce serait, pour un peu, toute une philosophie. »

Le soleil, la solitude, le silence, — le désert, cela devient sa philosophie, — qu'elle pousse jusqu'à un nihilisme évidemment inaccessible aux contemporains qui ne retenaient d'elle que son aspect de nomade à travers le Sud oranais...

Je crois que les indigènes, eux, de seul instinct, rendaient mieux justice à Si Mahmoud, le camarade blanc, dont le cœur fraternel était si près de leur cœur, partageant leurs joies, participant à leurs fatigues, dévoué à leurs misères. — Si Mahmoud parlait au bédouin sa langue, s'inclinait aux pratiques du Moghreb, faisait le bien, soignait les malades avec quelque connaissance médicale... Aussi conquérait-elle leur affection... Mais des personnages plus élevés rendirent l'hommage à son mérite et à sa personnalité, et ne la considéraient pas comme l'excentrique, qu'elle apparaissait aux Européens dédaigneux...

J'ai fait visite à l'agâ de Tiout, rencontré à Fes.

Seize kilomètres d'automobile, dans la plaine aux rochers décorés de gravures rupestres, que je ne vois pas, sous une pluie saharienne, aux gouttes dures comme du minerai...

Soudain, dans le ciel doré, après ces journées de sable stérile, c'est la féerie, nouvelle pour moi, de la Palmeraie, — l'oasis. Ce n'est rien de ce que j'avais imaginé... Des palmiers, on n'apercevait pas les cimes métalliques, les faisceaux de palmes aériennes, — les hautes hampes masquées par les murs d'une multitude d'enclos, dont le plus grand nombre ne possèdent que quelques arbres; rien de la forêt, mais une culture exigeant des soins individuels, une irrigation savante, appropriée à chaque groupe, à chaque tronc...

Tout le Kzar, disséminé parmi les dunes sanguines, flambe au soleil revenu, avec ses murs de pisé, de toub, rose, d'où s'élancent les panaches verts des dattiers, de quel vert!

Le sable, carminé, le sable fascine la vue,



JARDIN DE LA BAHIA A MARRAKECH

chaque grain, parcelle infinitésimale de soleil, molécule de lumière.

Les dunes, la dune, si frissonnante et vivante, que, dans mon souvenir, ne me semblent plus doués de frisson et de vie, en comparaison, ni la forêt ni la mer... Le regard ne peut se détourner de la dune, toujours en formation, jamais finie, sous le vent qui la construit, la modèle, la sculpte, la retouche, sans cesse... Plus vivante et frissonnante que la mer, dont le vent n'emporte pas les vagues, l'eau qui retombe, lourde, compacte, massive, auprès de la poussière impondérable, ailée comme le vent, changeante comme la lumière... Le sable, le paysage simple, à l'ondulation éternelle et libre, que nulle digue ne saurait interrompre...

Isabelle Eberhardt a vécu ici ; l'agha riche, dans sa maison encombrée de serviteurs, nous entretient d'elle, et son frère, Si Ahmed, et son fils, émacié et pâle, distingué, parlant

bien français... Leurs regards s'illuminent... Ils ont gardé un grand souvenir... Cette passante, qui écrivait l'arabe, qui lisait de Livre, leur demeure une énigme... Ils disent l'absinthe, l'opium, le kif, — mais à travers quoi subsistait son prestige ; le jeune homme va à un tiroir et nous tend la photographie d'un élégant cavalier arabe, à l'ample burnous ; un visage d'adolescent, aux yeux francs, sous un front viril ; grande, entraînée, solide, non sans charme ni distinction... Nos hôtes n'en parlent qu'en termes discrets et bienveillants... Ils n'ont pu rien lire d'elle... Pourtant, ils ont bien perçu qu'elle était d'un rang et d'un savoir remarquables...

Dehors, le fils de l'Agha qui nous accompagne à travers le Ksar, parle plus librement que devant son père ; on sent que l'étrangère ne lui a pas été indifférente.

Nous errons par les ruelles roses, ouvrant sur des mamelons rouges, où s'assemble une marmaille blanche, étonnée, attirée par l'auto... De vieilles femmes passent, s'incli-

nant, baisant le pan du burnous du fils de l'Agha... Le Ksar dépassé, c'est le désert, la course du vent en silence sur le sable, le silence sans une bête, un oiseau, un insecte, un frémissement de feuillage, — le sable, le vent, le silence, — le désert, la beauté sans phrase...





III

MEKTOUB ; C'ÉTAIT ÉCRIT...

SUR LES PAS D'ISABELLE EBERHARDT. —
LE MYSTÈRE D'UNE DESTINÉE. — LA VIE
ERRANTE. — LA CATASTROPHE DE L'OUED.

Aïn-Séfra, le Sud oranais, comme j'aurais prolongé le séjour dans cette attirance vertigineuse... Tout de même, je n'oubliais pas le Maroc, si proche, aux frontières de Figuig... Une journée de rail, pour Beni-Ounif de Figuig, et dix kilomètres de route pour la Palmeraie, abritant les sept Ksours dont les quelques milliers d'habitants traitent

les plantations des dattiers par la plus savante irrigation... Toujours le système des enclos de pisé, les murs de toub comme inachevés, avec la crête rongée de pluie, crénelée par les éboulements... Le village, aux ruelles couvertes de troncs de palmiers semble ne faire qu'une maison innombrable, une ruche de sombres alvéoles... La comparaison est d'autant plus exacte que, dans presque toutes les demeures, les dattes entassées font des rayons de miel et de cire... La chaude odeur sucrée se mêle aux relents de gens et de bêtes tassés dans cette ombre où les passants cheminent en fantômes... Ces murs de terre cuite, ces plafonds d'écorce, abritent du décor le plus précaire la population haillonneuse ; les Ksouriens sont là comme dans des ruines, — sur le sable du désert qui se soulève et retombe en poussière d'éternité, dont une humanité fugitive ne peut dresser que ces minces enclos misérablement périssables... J'ai hâte de sortir, de remonter à la lumière... Elle prodigue les illuminations d'un crépuscule qui semble toujours le plus fastueux à nos

regards... Le Ksar n'est plus un bourg croulant de berbères aux loques terreuses... C'est un groupe de palais d'or et de rubis où les pauvresses ont leurs voiles transformés en soies toutes chatoyantes ; un groupe de femmes à la fontaine devient une image de contes de fées ; le soleil verse son sang en pourpre inépuisable...

Mais vraiment, un seul écrivain a droit de parler ici, — qui a fait sien ce domaine inédit dans les lettres françaises — Isabelle Eberhardt, que l'on ignore ou que l'on dépouille...

Chez elle, l'ambition de se « faire un nom et une position par la plume » était bien au second plan. Son frère, des amis, au courant de ses essais, la gourmandaient :

— « Prenez garde, Si Mahmoud, vous vous accoutumerez à notre vie, et, du lendemain au lendemain... vous remettez toujours le travail littéraire... Enfin de compte, ce lendemain ne viendra jamais. Ce n'est qu'une

lâcheté pour apaiser les justes remords de la vocation qui se plaint. »

Peu à peu elle s'entraîna, écrivit, publia à la Dépêche Algérienne, à l'Akbar de Victor Barrucand, à qui l'on doit d'avoir recueilli, mis en ordre, présenté l'œuvre inestimable...

Le mystère de cette destinée ?

Il est simple ; Isabelle Eberhardt s'explique à chaque ligne. C'est un cas de possession irrésistible :

— *« J'ai voulu posséder ce pays et ce pays m'a possédée. »*

Ce n'est pas un voyageur littéraire, en quête du sujet neuf, de décor original. C'est une femme qui se donne :

— *« Pauvre, j'ai possédé la richesse divine, et j'ai mis ma jouissance la plus enivrante dans la magie d'un crépuscule ardent sur les terrasses d'un village au désert...*

« C'est que, dans ces moments-là, je suis le cœur de la terre ; un flot d'immortalité coule richement dans mes veines ; ma poitrine se

gonfle de puissance ; je suis libre et j'existe au-dessus de la mort ; si quelqu'un pouvait, se penchant sur moi, me dire : « Ma sœur », je n'aurais plus qu'à pleurer...

« Gloire à ceux qui vont seuls dans la vie. Si malheureux qu'ils soient, ce sont les forts et les saints, les seuls êtres... Les autres ne sont que des moitiés d'âme... »

Quels coups de la vie l'ont menée à cette désespérance effrénée ! On ne sait. D'ailleurs, ce ne saurait être accidentel. Ce n'est point un gouffre qui s'est creusé, l'abîme était en elle, que rien ne pouvait combler. Aussi n'a-t-elle pas fait que voir et rendre le désert, en réaliste, avec toute la force ramassée d'un Maupassant, dont elle a la sobriété vigoureuse ; son œuvre s'anime d'un souffle sacré, s'exalte d'une ferveur, d'un renoncement délicieux :

— « Et moi, je sais encore des musiques plus étranges et plus fortes, des musiques qui font

saigner le cœur en silence, celles que des lèvres ont murmurées, lèvres absentes qui boiront d'autres souffles que le mien, qui respireront une autre âme que la mienne, parce que mon âme ne pouvait pas se donner, parce qu'elle n'était pas en moi dans les choses éternelles, et que je la possède enfin dans la profonde, dans la divine solitude de toute ma chair offerte à sa nuit du Sud... »

Du mystère ? Jamais une âme ne s'est confessée plus sincèrement, plus virilement : — « Vivre seule, c'est vivre libre, je ne veux plus penser à rien. Pendant des mois, j'espacerai mon âme... Je n'attends aucun camarade, et les heures ne sont plus pour moi que des moments de lumière... Il me semble que j'entre dans ma vie en avançant dans les terres inconnues... Toute jeune, j'ai senti que la terre existait et j'ai voulu en connaître les lointains.

« Je n'étais pas faite pour tourner dans un manège avec des œillères de soie... D'ailleurs, j'étais pénétrée de cette idée qu'on ne peut jamais tomber plus bas que soi-même... »

Avec Isabelle Eberhardt, ce n'est donc pas l'exotisme courant, le croquis de route, l'orientalisme de pacotille... Une âme en exil retrouve sa patrie, dans le vent et le sable du Sud, parmi la simplicité biblique des nomades... Elle dépouille son passé, avec un renoncement incroyable... Que Si Mahmoud écoute le tambourin de la hamada inhospitalière, ou le clairon de la Légion à quelque redoute isolée, qu'il chevauche sous le jour à l'haleine de four brûlant, où « par la nuit veloutée comme des ailes chaudes », il n'est jamais étranger aux êtres ni aux choses.

— « On m'a souvent reproché de me plaire avec les gens du peuple. Mais où donc est la vie, sinon dans le peuple ? Partout ailleurs, le monde me semble étroit. »

C'est tout naturellement qu'elle vit sa nouvelle vie. Il ne s'agit pas d'une course à l'art et à la littérature. Isabelle Eberhardt n'est pas en quête d'un thème à exploiter. A travers la maîtrise de la forme on ne peut chercher l'auteur sans rencontrer l'homme, on peut le dire ; cette jeune femme pense, écrit

en homme, le plus sûrement doué, mais elle ne donne pas l'impression que le mal d'écrire la domine. On peut croire qu'à la contagion de ses frustes et fatalistes compagnons des chevauchées sahariennes, plus d'une fois elle renonçait : A quoi bon ! Et avec quelque fierté d'épouser davantage leur vie, préférée à tout autre sort, à tout amour, à toute richesse, à toute renommée :

— « *La chance nous fut donnée de ne pas jeter l'ancre sur un bas fond de bonheur où notre existence aurait passé, balancée sur les mille petites lames de la vie quotidienne... »*

Isabelle Eberhardt drape sa douleur hautaine et distante dans la chaude sévérité d'une phrase noble et souple comme le burnous, qui ne laisse que deviner le corps dans ses grandes lignes, aux longs plis simples de la laine blanche...

— « *Je veux encore, ce soir, me mirer dans cette belle eau du Sud, je veux encore boire l'eau que les femmes vont chercher à la fontaine du désert, la sentir couler sur mes mains que la fièvre échauffait, la voir s'égrener*

entre mes doigts comme le chapelet de la plus haute sagesse. »

Mais comment, dans l'âme slave si compliquée, s'effectuerait l'abnégation totale, la remontée, à travers tant de siècles, à la vie ancestrale, dont l'humble rythme seconde la marche terrestre de ces nomades, bergers et guerriers, poussant leur humanité primitive, dans une résignation farouche ?...

Isabelle Eberhardt s'interroge, dans sa retraite d'une accueillante zaouya :

— « Des jours vont venir qui passeront sur moi, longs et sans désirs, et une curiosité se fera douce comme une veilleuse dans la chambre d'un convalescent. Je m'approfondirai dans les secrets de ma conscience tumultueuse. Les grands incendies qui nous enflamment de silence, de haine ou d'amour, dormiront sous la cendre, je pourrai respirer ma vie d'un souffle égal. — Est-ce donc là

ce que je venais chercher ? Toute ma soif veut-elle enfin s'apaiser, et pour combien de temps ? »

Une conscience tumultueuse, mais non trouble, tout à fait claire, et qui se rend compte :

— *« Les femmes ne peuvent pas me comprendre, elles me considèrent comme un être étrange, je suis beaucoup trop simple pour leur goût épris d'artificiel et d'artifices. Elles n'admettent même pas qu'on change de costume... »*

Pourtant, les féministes ? Isabelle Eberhardt est sceptique :

— *« Il paraît qu'une autre génération s'annonce et que certaines jeunes filles savent parler autrement qu'avec leurs yeux, sans pour cela tomber dans le bavardage de la conférence et des revendications sociales. Je n'en crois absolument rien. »*

En tous cas, nos émancipées sont encore bien maladroitement et ignorantes. Que lisent-elles, — que le nom et l'œuvre d'Isabelle Eberhardt ne soient pas encore proclamés parmi les noms et les chefs-d'œuvre dont notre langue doit s'enorgueillir ! Or, sur cette amère et prodigieuse vagabonde, quelle, de tant de dames patronesses de nos groupements de poétesses et de romancières, a tenté un effort pour la glorification posthume de la victime de la catastrophe d'Aïn-Séfra...

Isabelle Eberhardt est morte à 27 ans, au débordement de cet oued desséché, parmi les sables, — qui s'enfle de crues vertigineuses, irrésistibles...

L'errante est morte dans sa maison.

La solitaire, qui niait toutes attaches humaines, est morte près de son mari, M. Sli-man Ehnni.

Devant le flot furieux elle lui disait :

— « *Je sais nager, n'aie pas peur, je te soutiendrai.* »

Il était devant, put sortir ; la maison s'écroula...

Le long de l'oued, sur une butte, s'étale le petit cimetière arabe où dorment, anonymes, les plus humbles morts, dans leurs entourages de pierre, à ras de terre.

Sur la pierre d'une tombe plus élevée s'inscrit le nom d'Isabelle Eberhardt.

A la tête et au pied, deux dalles verticales, vues de biais, sont comme deux femmes voilées, qui veillent...

Isabelle Eberhardt a le silence incommensurable...

Je songe à l'orgueilleux tombeau d'une Marie Bashkirtseff, affolée de bruit, tourmentée de l'opinion des journaux, du boulevard, des salons...

Entre les deux jeunes Russes, ces quelques

mots auront marqué, je pense, la différence...

Mais je n'ai dit en hâte que le caractère, le trait profond d'une âme désertique, ne trouvant son apaisement que parmi les nomades du Sud oranais, aux caravanes des sables sahariens.

De ces notes de route, de ces récits, de ces tableaux, de ces portraits, de toutes ces pages lumineuses, d'une netteté d'impression, d'une sincérité d'expression si personnelles, je n'ai pu parler. Tout serait à citer. Je n'ai voulu que provoquer à lire...

Ce matin, je ne fus pas seul dans cette vaste solitude...

Arriva un officier de spahis, en rouge bur-nous, à cheval :

— Je descends dans le Sud... Je viens d'Oran... J'avais une monture à prendre ici... J'en ai profité pour voir la tombe d'Isabelle Eberhardt.

Pour les Français de l'Afrique du nord son œuvre est définitive...

En rentrant je feuillette à nouveau :

— « Ici... J'ai passé des heures longues, couchée à la renverse (me grisant d'immobilité sous la caresse tiède des brises, à regarder les branches à peine agitées, aller et venir sur le fond éblouissant du ciel, comme les agrès d'un navire balancé doucement... Au delà des derniers peupliers, déjà plus grêles et plus rabougris, la piste de sable monte et finit brusquement au pied de la dune immaculée, qui semble en poudre d'or fin. Là, les voûtes du ciel se jouent librement, édifiant des collines, creusant des vallées, ouvrant des précipices, créant, au caprice de chaque jour, de nouveaux paysages éphémères. »

Au bord de l'Oued tragique, au bas de ces dunes indicibles, dans les sables d'Aïn-Séfra, où les grands chameaux lents allongent leur cou souple et leur lippe avide vers les touffes

d'alfa verte, s'érige la tombe d'Isabelle Eberhardt ; ma pensée y retourne souvent en doux pèlerinage .

— « *Il est ainsi, sur les routes désertes du Sud, de longues heures sans tristesse, sans ennuis ; vagues et reposantes, où l'on peut vivre de silence... Je n'ai jamais regretté une seule de ces heures perdues. »*

Novembre 1916.







TABLE DES MATIÈRES

I. — <i>Le Maroc a tenu</i>	II
II. — <i>De Casablanca à Fez</i>	21
III. — <i>Le bon présage</i>	34
IV. — <i>La foire de Fez</i>	44
V. — <i>Sous la tente</i>	59
VI. — <i>De Fez à Taza</i>	87

UN MOIS D'OCTOBRE A FEZ

I. — <i>Le Maroc s'ouvre</i>	103
II. — <i>Des siècles en arrière</i>	123
III. — <i>Quelques soirs de 1916</i>	139

SUR LA TOMBE D'ISABELLE EBERHARDT

I. — <i>Dans le vent et dans le sable.....</i>	157
II. — <i>Une blanche au désert.....</i>	170
III. — <i>Mektoub ; c'était écrit.....</i>	181





*Imprimé sur caractères spéciaux
des « Éditions Bossard »*

SAINT-AMAND (CHER). IMPRIMERIE BUSSIÈRE



Collection In-Seize :

- Gabriel ARBOUIN. — **Les nations d'après leurs journaux.**
Petit essai de psychologie de la presse. Prix . . . 2 fr. 50
- Jean AJALBERT, *Conservateur de la Malmaison.* — **L'Heure de l'Italie** (*Voyage de guerre, 1916*). — Nombreuses illustrations. Prix 3 fr. »
- DU MÊME : **Le Maroc sans les Boches** (*Voyage de guerre, 1916*). — Nombreuses illustrations. Prix. 3 fr. »
- Traité de la Guerre en général**, comprenant les qualités et les devoirs des Gens de Guerre, depuis le Général jusqu'au Soldat et des Règles sur les principales opérations militaires par un OFFICIER DE DISTINCTION (1742).
Prix 2 fr. 50
- Florian DELHORBE. — **Essai sur le Neutre.** Prix 1 fr. 50
- Léon MACCAS. — **Constantin I^{er}, roi des Hellènes.**
Prix 1 fr. 50
- Francisco CONTRERAS. — **Les Écrivains Hispano-Américains et la Guerre européenne** 1 fr. 50
- Auguste BOPPE. — **A la suite du Gouvernement Serbe. De Nich à Corfou.** — 1 Carte. Prix. 3 fr. »
- Ed. PAYEN. — **Belgique et Congo.** 1 Carte. Prix. 2 fr. »
- DU MÊME : **La Neutralisation de la Suisse et de la Savoie.** Prix 2 fr. »
- Jean MARNOLD. — **Le cas Wagner** (*La Musique pendant la guerre*). Prix 3 fr. 50
- Abbé WETTERLÉ. — **Au Service de l'Ennemi.**
Prix 2 fr. 50
- Giuseppe SALVIOLI. — *Professeur de droit à l'Université de Naples.* — **Le Concept de la Juste Guerre dans les auteurs antérieurs à Grotius.** Prix 2 fr. 50
- Henri CHARDON, *Conseiller d'État.* — **Études sur l'organisation de la République. I. L'organisation de la Police.**
Prix. 2 fr. »
- AUGUSTE GAUVAIN. — **L'Affaire Grecque.**
Prix. 3 fr. »





A 000 172 459 0

